

Le temple, les étoiles et les banksters

Étalon-or, étalon-argent, double étalon, etc., sont des termes dérivés de la législation des XVI^e et XVII^e siècles, où, pour la première fois dans l'histoire du monde européen, les particuliers furent autorisés à frapper monnaie, ou, ce qui est la même chose, le droit leur fut accordé d'exiger du gouvernement qu'il transforme leurs lingots d'or en argent, sans être soumis à l'impôt, sans perte ni dépense. Cette législation idiote, appelée par euphémisme « monnayage libre », priva le gouvernement de ce contrôle sur l'argent qui avait toujours été considéré comme un attribut essentiel de la souveraineté et comme nécessaire au maintien des possibilités de faciliter une répartition équitable de la richesse. Elle eut pour effet de détruire l'argent, ou nomisma, qui est une institution ou une mesure de valeur prescrite et réglementée par la loi et elle remplaça l'argent par une quantité inconnue et illimitée de métal – une substance qui, en tant que telle, n'est pas soumise au contrôle de la loi. D'où l'apparition du jargon moderne de l'étalon-or, de l'étalon-argent, etc. Tant que l'argent était régi par la

loi, c'était l'ensemble des pièces, réduit à une valeur unitaire, qui déterminait les prix. Quand l'argent cessa d'être régi par la loi, comme ce fut le cas après que la compagnie néerlandaise des Indes orientales et la compagnie anglaise des Indes orientales eurent réussi à faire voter des lois allant dans ce sens, ce fut la quantité totale de métal qui détermina les prix. Avant le XVIIe siècle, l' « étalon », ou « la mesure des prix », était l'ensemble des pièces, dont la valeur était fixée par la loi ; après cette période, la valeur légale (sauf en ce qui concerne le ratio) ne fit plus pas partie de la mesure ; et, au cours du dernier quart de siècle, même le ratio a fini par ne plus être pris en compte. La mesure des prix dans le monde occidental à l'heure actuelle repose principalement sur le métal en tant que tel. Quand ce métal est l'or, la mesure s'appelle « étalon or » ; lorsque c'est l'argent, « étalon-argent », etc. Mais, à l'époque d'Auguste, tout cela était totalement inconnu. Le monnayage privé n'existed pas. La mesure des prix était le nombre total de pièces de monnaie qui étaient légales et qui circulaient, non seulement à Rome, mais aussi dans tout l'Empire, après qu'elles avaient été ramenées

à une seule de leurs différentes valeurs légales.

Dans la limite du raisonnable, il importait peu que les pièces soient fabriquées ou non en métal pur, qu'elles soient légères ou lourdes, jaunes, blanches ou brunes. Personne, à l'exception de l'État, ne pouvait légalement les graver. La valeur qu'elles portaient était (dans les limites du raisonnable) celle que l'État avait choisi d'y graver ; et ce principe était si profondément ancré dans la loi et la constitution romaines, qu'il forma le fondement de la jurisprudence sur ce qui constituait une monnaie légale, jusqu'à et y compris l'époque de Sir Matthew Hale.

Alexander Del Mar, History of monetary systems

Dans son essence, la création monétaire ex nihilo actuelle par le système bancaire est identique, je n'hésite pas à le dire pour bien faire comprendre ce qui est réellement en cause, à la création de monnaie par des faux-monnayeurs, si justement condamnée par la loi. Concrètement elle aboutit aux mêmes résultats. La seule différence est que ceux qui en profitent sont différents.

Maurice Allais, La Crise mondiale aujourd’hui

La nature conspirative et criminelle des activités bancaires et financières fut révélée pour la première fois dans « Mullins on the Federal Reserve » (1952), écrit par Eustace Mullins à l’instigation d’Ezra Pound, alors détenu comme prisonnier de guerre à Washington D. C. Issu des recherches que l’auteur avait menées à la Bibliothèque du Congrès, sous la supervision de George Simpson, que le Washington Times du 28 septembre 1852 qualifia de « source très respectée au Capitole » (i), sa thèse centrale est que le Système fédéral de réserve états-unien avait été élaboré par une chapelle de banquiers, dont les Rockefeller, Paul Warburg, Edward Mandell House, Woodrow Wilson, J. P. Morgan, Benjamin Strong, Otto Kahn et les Rothschild, lors de réunions secrètes tenues de 1907 à 1910 à Jekyll Island, Géorgie, dans le but de prendre le contrôle de l’économie du pays et ensuite de manipuler les marchés mondiaux et que, si ce complot avait pu réussir, c’était parce que les hommes les plus puissants des États-Unis étaient de mèche avec la haute finance internationale d’origine judéo-britannique, qui, depuis la City de Londres, étendait ses tentacules sur une grande partie du monde.

Le Système de réserve fédérale n'est pas fédéral, mais privé (ii) ; il n'est pas géré par l'administration états-unienne, mais par un cartel de banques privées, qui s'en sert pour s'enrichir aux dépens de la population états-unienne. « Avant la création de la FED, déclare le préfacier de l'édition française, rejoignant ainsi le constat de Mullins, la dette publique américaine était presque inexisteante. Même les énormes coûts de la guerre de sécession furent absorbés par la formidable capacité de développement productif de l'Amérique. Inversement, depuis la création de la FED, la dette, tant publique que privée, n'a cessé d'enfler » (iii). Tout simplement, du « coup d'État bancaire » que fut la création de la Réserve Fédérale en 1913 résulte « l'endettement formidable sous lequel croule désormais » les États-Unis et même, comme le préfacier de l'édition française, contrairement à Mullins, dont le point de vue est uniquement états-unien, le souligne, « l'Occident » (iv). En outre, Mullins présente des preuves de l'implication des intérêts financiers internationaux dans la Première et la Seconde Guerre mondiale, dans la crise agricole de 1920 et dans la Grande Dépression de 1929.

L'ouvrage fut republié en 1983 dans une édition augmentée. Le groupe Bilderberg et l'institut Tavistock, dont peu de lecteurs connaissaient alors l'existence, y étaient respectivement caractérisés, sur la base de preuves accablantes et d'inductions tirées de faits connus, comme « une créature de l'alliance Rothschild-Rockefeller » (v) et le cerveau d'une guerre psychologique contre les peuples anglais et états-uniens (vi).

Au crédit de Mullins doit aussi être porté le fait d'avoir exhumé une information sur le coup de bourse le plus tristement célèbre des Rothschild, qui, divulguée pour la première fois en 1846 par le journaliste

français George Dairnvaell (1818?-1854) (vii) et reprise d'abord en 1868 dans les colonnes d'un journal – publié en hébreu en Prusse orientale – du nom de « Magid », puis, en 1871, dans *The Gentleman's Magazine* (viii), avait été quelque peu oubliée – même si Hollywood y fit référence dans les années 1934 et que l'épisode servit d'intrigue à un film allemand de 1940 (ix).

Du milieu des années 1950 aux années qui ont suivi sa seconde édition, « *The Secret of the Federal Reserve* » a incontestablement permis à un certain nombre de patriotes états-uniens de prendre conscience que, pour citer Disraeli, « le monde est gouverné par des personnages très différents que ce qu'imaginent ceux qui ne sont pas dans les coulisses » et, dans les années 1990, son influence s'est même étendue légèrement au-delà du milieu patriote où elle restait jusque-là confinée (x). Le best-seller du télégénéliste évangélique états-unien Pat Robertson (1930-) « *New World Order* » (1992), dont la thèse est que la conspiration fomentée par les Juifs, les Francs-Maçons et les Illuminatis dans le but d'instaurer un « Nouvel Ordre mondial » est orchestré par Satan dans le cadre de l'accomplissement des prédictions de l'eschatologie chrétienne prémillénariste (xi), auxquelles Robertson donne une explication scientifique, s'appuie largement sur l'ouvrage de Mullins (xii) et, relativement aux questions monétaires, sur la documentation que ce dernier fournit sur le caractère privé du système de la Réserve fédérale, qu'il dénonce également avec véhémence. Beaucoup plus large est l'approche adoptée par le réalisateur et auteur états-unien G. Edward Griffin a publié « *The Creature From Jekyll Island. A Second Look at the Federal Reserve* » (1994), qui, en 1998, en était à sa septième réimpression, car il se propose d'expliquer « D'où vient l'argent ? Où (il) va (...) Qui le fabrique (...) (de dévoiler) les secrets des magiciens de l'argent (et de regarder) de près leurs miroirs et leurs machines à fumée, leurs pouliés, leurs engrenages et leurs rouages, qui créent la grande illusion qu'est l'argent » (xii) ; bien plus historique et technique aussi, car il examine l'histoire des lois relatives à l'usage obligatoire de la monnaie fiduciaire depuis les Khans jusqu'à l'époque moderne et l'émergence du système de réserves fractionnaires. Aussi éclairantes soient-elles, les incursions de l'auteur dans l'antiquité ne visent qu'à contextualiser les problèmes désastreux qu'entraîne la création ex nihilo, par un jeu d'écritures dans un livre comptable, de monnaie fiduciaire sous forme de crédit.

Pour trouver une « étude de l'origine de certaines pratiques bancaires (pratiques bancaires qui, au cours du XXe siècle, se cristallisèrent dans le système de réserves fractionnaires après avoir été théorisées à la fin du XIXe siècle, en particulier par l'économiste britannique Alfred Marshall (1842-1924) et de leurs effets sur les événements de l'Histoire Ancienne écrits à la lumière de l'Histoire Contemporaine) », il faut remonter à « *The Babylonian Woe* » (1975). Intéressé par les questions relatives à la monnaie, David Astle, capitaine de l'armée canadienne à la retraite, avait remarqué avec regret que celle-ci était le parent pauvre de la recherche historique, qui, lorsqu'elle daignait s'y intéresser, l'examinait, à de rares exceptions près, d'une manière scolaire et superficielle. En particulier, la question fondamentale de l'émission de monnaie par des entités privées dans ses origines, ses développements et ses buts ne semblait guère préoccuper ni les économistes ni les numismates. Il entreprit donc de rassembler les rares données disponibles à ce sujet chez les auteurs de l'antiquité et d'en dégager le fil conducteur, qui

l'amena à l'hypothèse de travail suivante : le Pouvoir Monétaire International est né au Moyen-Orient, à l'époque où les marchands qui contrôlaient la production et la vente d'or et d'argent, s'étant rendu compte qu'il était possible de créer de la monnaie fiduciaire sur la base des métaux précieux, se liguerent contre le souverain pour l'amener, sinon à renoncer à la prérogative exclusive qu'il avait d'émettre la monnaie, du moins à les autoriser tacitement à frapper eux-mêmes monnaie et, s'étant également rendu compte que leur puissance financière les rendait de fait plus puissants que le détenteur officiel du pouvoir politique, conspirèrent pour prendre le contrôle de la société, puis, l'appétit venant en mangeant, imposer leur hégémonie au monde (xiii). L'ouvrage, à en juger par le nombre de sites qui le mirent en ligne à la suite de sa publication par <http://yamaguchy.com/> au début des années 2000, fit date, non école, ni, on s'en doute, dans les milieux académiques, ni, sans surprise non plus, chez les grosses légumes de la « théorie du complot », ni sur les pages ou sites Internet de ceux, nombreux, qui copient et collent à la chaîne leur indigeste salmigondis.

Rien ne laissait donc supposer que le professeur de théologie Joseph P. Farrell (1955), auteur, entre autres, de « Giza Death Star: The Paleophysics of the Great Pyramid and the Military Complex at Giza (2001), « Giza Death Star Deployed: The Physics and Engineering of the Great Pyramid » (2003), « Reich of the Black Sun: Nazi Secret Weapons and the Cold War Allied Legend (2005), Giza Death Star Destroyed (2006), « Nazi International: The Nazis' Postwar Plan to Control Finance, Conflict, Physics and Space (2009), « Roswell and the Reich: The Nazi Connection » (2010), « Saucers, Swastikas and Psyops: A History of A Breakaway Civilization: Hidden Aerospace Technologies and Psychological Operations (2012) (xiv), mais aussi, toujours entre autres, de « The Mystagogoy of the Holy Spirit – St. Photius » (1982), « God, History, & Dialectic: The Theological Foundations of the Two Europes and Their Cultural Consequences » (1997), verrait certains de ses textes, en l'occurrence les derniers chapitres de « Babylon's Banksters », publiés ici. La raison de cette publication tient au fait qu'ils reprennent, tout en, non sans mérite, la soumettant à un examen critique, la thèse de David Astle, qu'il développe en la mettant en rapport avec les sciences occultes. « Depuis les temps anciens et avec une constance plus ou moins ininterrompue, déclare Farrell, il existe un pouvoir monétaire international qui cherche par divers moyens – y compris la fraude, la tromperie, l'assassinat et la guerre – à usurper le pouvoir de création monétaire et l'activité d'octroi de crédit des divers États qu'il aspire à dominer, tout en s'efforçant d'obscurer et d'occulte le lien profond entre ce pouvoir de création monétaire et la « physique alchimique » approfondie qu'implique ce pouvoir » (xv).

Si toutes les politiques des États actuels, qu'elles soient monétaires, économiques, sociales ou même environnementales, montre que les banques sont derrière les États, qui sont derrière les banques ?

Le temple, suggère Farrell, sans toutefois produire des arguments aussi techniques et convaincants que ceux qu'avancent les plus perspicaces des historiens de la monnaie, est le prototype de la banque moderne (xvi). Au centre des cités mésopotamiennes s'élevait, visible à de nombreux kilomètres à la

ronde, « une énorme tour ou pyramide à sept étages, haute de 43 mètre (...) Les sept étages, égaux entre eux en hauteur et disposés en retraite les uns sur les autres, étaient revêtus d'un stuc coloré différemment pour chacun, et présentaient ainsi aux regards les couleurs sacrées des sept corps sidéraux, superposées de manière à commencer en bas par celle du moins important, et à finir en haut par celle du premier de tous, blanc (Vénus), noir (Saturne), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (la lune) et or (le soleil). C'était l'antique pyramide à étages du premier empire sémitique de Chaldée, adoptée par les Assyriens, et très légèrement modifiée dans sa forme par une extension moins grande de sa base et une retraite un peu moins prononcée des étages les uns sur les autres, de manière à être plutôt désormais une tour qu'une pyramide. Mais cette espèce de construction, que l'on appelait ziggurat et dont l'érection est très fréquemment mentionnée par les rois dans leurs propres annales, ne servait plus de temple en Assyrie comme en Chaldée sous le premier empire, et comme elle continuait encore à Babylone jusqu'à la ruine de cette ville. Le sanctuaire qui couronnait l'étage supérieur des pyramides chaldéennes avait été supprimé. La ziggurat assyrienne n'était plus qu'un simple observatoire au sommet duquel les prêtres astrologues, élèves des Chaldéens, cherchaient à lire l'avenir dans les étoiles (xvii). Aux niveaux inférieurs du temple se trouvaient des pièces où étaient stockés le blé, l'orge, la laine et les tissus ainsi que des bureaux, où les prêtres faisaient des affaires et tenaient leurs registres. « Les prêtres agissaient comme marchands et commerçants. Ils organisaient des caravanes et les envoyoyaient dans des contrées qui pouvaient fournir des matériaux qui ne se trouvaient pas dans leur pays. Ils commencèrent à compter ou à mesurer leur richesse au nombre d'objets précieux qu'ils possédaient. Les bijoux, l'argent et les ornements précieux ou rares étaient les mesures de la richesse. Les prêtres faisaient des prêts aux habitants de leur ville. Leur taux d'intérêt étaient très élevés » (xviii). Donc, « imaginer que les connexions entre astrologie et économie sont récentes est tout à fait erroné » (xix) : dès le deuxième millénaire avant notre ère, les prêtres sumériens étaient à la fois des marchands et des astrologues. L'explication, que ne donne pas Farrell, en est la suivante : les membres de la caste sacerdotale des Chaldéens, outre la charge de leur ministère, remplissaient des fonctions administratives, qui consistaient entre autres à relever d'année en année les prix des produits et à les consigner dans des registres ; comme en témoigne la présence dans ces registres de données astrologiques en marge de formules mathématiques, les Chaldéens étaient persuadés que, tout comme les astres, les prix avaient des cycles (xx). Dire qu'il « est tout à fait erroné » d'« imaginer que les connexions entre astrologie et économie sont récentes » implique donc ce que peu de nos contemporains se doutent, à savoir que ces connexions existent encore à l'heure actuelle.

« L'opinion de l'influence directe des astres sur les choses terrestres faisait partie des croyances les plus fermement enracinées à Babylone, et de là elle avait passé en Assyrie. Les rois ninivites, comme ceux de Babylone, ne faisaient rien sans avoir consulté les présages du ciel, et c'est pour cela qu'ils tenaient à avoir toujours auprès d'eux, dans leur palais, des astrologues et leur observatoire » (xxi). Introduite dans le monde gréco-romain par le prêtre chaldéen Béroze au début du III^e siècle avant notre ère (xxii), l'astrologie exploita d'abord la crédulité populaire, faute d'impressionner les hautes classes (xxiii), qu'elle finit cependant par séduire à mesure qu'elles s'orientalisaient, sous le principat d'Auguste (xxiv). Au « Moyen Âge », les astrologues juifs avaient accès chez les rois et les princes, qui les comblaient

d'honneurs et de richesses (xxv). De Charles V, le « roy astrologien » (xxvi) à Buonaparte (xxvii), il n'y eu quasiment pas une cour européenne qui n'eût ses astrologues. Jaurès, Briant, Poincaré, Clémenceau, de Gaulle, Mitterrand (xxviii), entre autres (xxix), ainsi que Ronald Reagan (xxx), eurent recours à leurs services et il n'est pas improbable que les politicards actuels continuent à consulter.

La manie des financiers, tous gens d'une rationalité apparemment au-dessus de tout soupçon, pour les thèmes qui n'ont rien de latin est moins connue. Née à Babylone au début du Ve siècle avant notre ère (xxxi), l'astrologie financière, ou, comme elle est appelée aujourd'hui, l'astro-économie, qui n'a été connue du grand public dans les pays anglo-saxons qu'au début des années 2010, y séduit un nombre croissant de courtiers depuis les années 1960 (xxxii). « La plupart des investisseurs, écrit Bloomberg, n'ont aucune idée des outils que les gestionnaires de fonds utilisent pour choisir les actions et les obligations. (Dites-moi l'heure, ne me construisez pas une horloge !) Une grande partie des affaires à Wall Street (qui a ses astrologues attitrés (xxxiii) est basée sur des méthodologies aussi obscures pour les non-initiés qu'un thème astral » (xxxiv). Ce n'est pas pour rien que « spéculation » signifie à la fois « opération financière, commerciale faite pour tirer profit des variations du marché » et « recherche abstraite », particulièrement dans le domaine religieux.

Qu'en est-il de l'affirmation de Farrell selon laquelle la monnaie fiduciaire est le résultat d'un processus de « physique alchimique » (L'ouvrage porte justement le sous-titre de « The Alchemy of Deep Physics, High Finance and Ancient Religion »).

Dans un livre précédent (xxxv), Farrell avait défini le concept de « physique alchimique » dans les termes suivants : « La monnaie fiduciaire moderne et la banque de réserve sont en (...) une manifestation du « néant » transmutatif de la Pierre philosophale, car c'est par la création de crédit ex nihilo qu'est produit l'or » (xxxvi). Astrologie et alchimie sont inséparablement liées l'une à l'autre. La Table d'Émeraude, texte supposé contenir le « secretum secretorum », le mode opératoire du Grand Œuvre, est susceptible d'une lecture astrologique, en vertu de la théorie qui y est énoncée des correspondances entre le macrocosme et le microcosme (« ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ») (xxxvii).

Les lignes suivantes sont extraites du troisième chapitre, intitulé « Innocence Lost : Alchemy and Banking », de « The End of Alchemy: Money, Banking and the Future of the Global Economy » de l'ancien gouverneur de la banque d'Angleterre Mervin King : « Par alchimie, j'entends la croyance que tout le papier-monnaie peut être transformé en une marchandise de valeur intrinsèque, comme l'or, sur demande et que l'argent conservé dans les banques peut être retiré quand les déposants le demandent. La vérité est que la monnaie, sous toutes ses formes, dépend de la confiance en son émetteur. La

confiance dans le papier-monnaie repose sur la capacité et la volonté des gouvernements de ne pas abuser de leur pouvoir d'imprimer de la monnaie. Les dépôts bancaires sont garantis par des prêts à long terme risqués qui ne peuvent pas être rapidement convertis en argent. Depuis des siècles, l'alchimie est à la base de notre système monétaire et bancaire. Les gouvernements ont prétendu que le papier-monnaie pouvait être transformé en or, même lorsqu'il y avait plus de papier-monnaie que d'or. Les banques ont prétendu que les dépôts à court terme sans risque pouvaient être utilisés pour financer des investissements à long terme risqués. Dans les deux cas, l'alchimie est la transformation apparente du risque en sécurité. » (xxxviii). Les têtes couronnées s'entouraient d'astrologues et d'alchimistes. Des alchimistes entourent, enserrent la République, qui est leur création : ce sont les banquiers, qui ont la tête dans les étoiles

Les arguments principaux développés dans « Babylon's Banksters » n'ont donc absolument rien de fantaisiste. Il existe bien un Pouvoir Monétaire International (qui peut être composé de factions opposées les unes aux autres quant aux moyens et donc être travaillé par des luttes internes, mais qui n'en reste pas moins « soudé » quant au but ultime : l'hégémonie mondiale), dont l'origine remonte très probablement à la haute antiquité moyen-orientale et dont les connaissances et les pratiques reposent effectivement, au moins en partie, sur l'astrologie (xxxix) et l'alchimie.

Ce qui est problématique est la thèse, « simple à énoncer, mais difficile à comprendre » (xl), que la science sur laquelle s'appuie le Pouvoir Monétaire International et dont il tire une grande partie de sa puissance est la « physique alchimique », appelée encore « physique approfondie » (« deep physics »), qui n'est ni plus ni moins que ce qui est connu depuis deux ou trois décennies dans certains milieux plus ou moins spiritualistes sous le nom de « science perdue », dont on affirme qu'elle était détenue par une « civilisation supérieure », « Très Haute », antérieure aux civilisations orientales de l'antiquité et dont celles-ci n'auraient hérité que des débris. Quoi qu'il en soit, en publiant, rehaussé de remarques critiques, « Le Temple, les étoiles et les banksters », notre but est de jeter la lumière sur les origines nébuleuses de cet instrument d'asservissement que l'on appelle depuis la fin du XVe siècle la « banque », sur la nature ténébreuse de la science, « perdue » ou non, sur laquelle s'appuie la « banque », sur le caractère fondamentalement conspiratif de la secte bancaire et enfin sur la « poignée d'hommes en chair en os qui, « derrière le théâtre d'ombres du vocabulaire abscons des spécialistes », « derrière les chiffres, les graphiques et les abstractions », agissent ; sur les « mains bien réelles qui s'activent (s'affairent) dans les coulisses, les mains avides des hécatomchiros de la finance internationale » (xli).

Paradoxalement, plus on remonte loin dans l'histoire, plus la relation entre la science, la magie et l'argent est étroite. Beaucoup ont commenté cette relation, mais peu ont compris son importance pour le type de physique qu'elle implique. Pour montrer la nature de cette relation et l'aspect conspiratif qu'elle implique, le mieux est d'examiner les rapports entre l'exploitation minière de l'or et l'esclavage dans l'Égypte ancienne. Depuis la nuit des temps, le pouvoir, pour citer la constitution des États-Unis, «

de battre monnaie, d'en déterminer la valeur », a été reconnu comme étant la seule prérogative de la Couronne ou du roi et, plus tard, de l'État.

Comme l'a bien dit le célèbre historien de la monnaie américain du XIXe siècle Alexander Del Mar : « Le droit de battre monnaie a toujours été et demeure toujours la marque la plus sûre et la meilleure expression de la souveraineté » (277). En effet, c'est parce qu'il s'agit de la « marque la plus sûre et (de) la meilleure expression de la souveraineté » que l'établissement et la réglementation de la valeur légale de l'argent sont si étroitement liés, non seulement avec la souveraineté de l'État ou de la Couronne, mais aussi avec la souveraineté de Dieu (ou, selon le cas, des dieux), qui, dans la plupart des sociétés anciennes, était presque invariablement considéré comme la source du pouvoir de gouverner. De l'interdépendance étroite du contrôle étatique de l'émission de la monnaie et de l'exploitation minière avec la religion il n'est pas de meilleur exemple que la Rome républicaine et la Rome impériale.

A. Temples et Trusts

1. Le modèle romain

Comme l'argent dans l'Antiquité était considéré comme résidant principalement – mais certainement pas exclusivement – dans des métaux précieux tels que l'or, le cuivre, l'argent et même, dans certains cas, le bronze, il s'ensuivait inévitablement qu'un État, pour maintenir sa souveraineté sur l'établissement, l'émission et la réglementation de la valeur de la monnaie, devait exercer un contrôle strict sur l'extraction de ces métaux : « Par conséquent, l'État, pour obtenir et conserver cet argent, devait avoir le monopole des mines de cuivre (d'or et d'argent), restreindre le commerce du cuivre (de l'or et de l'argent), frapper des pièces de cuivre (d'or et d'argent) de grande valeur artistique, afin de lutter contre la contrefaçon, y mettre sa marque officielle, en faire la seule monnaie légale pour le paiement des contrats, des impôts, des amendes et des taxes, limiter son émission jusqu'à ce que sa valeur, en raison du niveau élevé de la demande de pièces de ce type et de leur rareté relative, dépasse celle du métal dont elles étaient composées et mener une politique de restriction et de surévaluation du métal. Pour le commerce extérieur ou la diplomatie, une réserve d'or et d'argent, sous forme de pièces ou non, pouvait être conservée dans la trésorerie.

« De nombreux éléments indiquent que des moyens de ce type furent effectivement employés sous la république ; et, par conséquent, que tel était le système monétaire qu'elle adopta. L'État romain avait le monopole des mines de cuivre, on commerçait en cuivre et ce commerce était réglementé, les nummi en bronze étaient émis par l'État, qui seul avait le droit d'en frapper. Les pièces étaient d'une grande

beauté et étaient marquées S.C., ou ex senates consulta... leur émission était limitée, jusqu'à ce que la valeur des pièces ait été multipliée par cinq par rapport à celle du métal qu'elles contenaient. Elles restèrent longtemps sur-évaluées de façon constante (278). »

Pour commencer, nous avons donc trois principes liés entre eux :

1. Le pouvoir de monnayer et de réglementer légalement la valeur de l'argent était une prérogative de l'État ou de la Couronne et non celui d'un monopole privé d'émission d'argent ou de crédit ;

2. Les « métaux précieux » en tant que tels n'avaient aucune valeur intrinsèque, leur valeur était créée artificiellement par l'État qui émettait la monnaie. Elle l'était par deux moyens :

a. la rareté relative de la monnaie émise en métal précieux faisait que la valeur monétaire légale de la monnaie était supérieure à la valeur intrinsèque du métal qui était contenu dans les pièces elles-mêmes ;

b. la valeur de la monnaie était accrue par les motifs artistiques que portaient les pièces,

3. Comme l'émission de monnaie était liée à des métaux précieux tels que le cuivre, l'argent et l'or, l'État ou la Couronne devait maintenir un monopole sur l'extraction et le stockage de ces métaux.

a. Le Trust des lingots et le Temple

Mais, dans la Rome antique, un autre facteur était à l'œuvre qu'il vaut mieux laisser Del Mar lui-même indiquer : « On ne peut pas s'empêcher de penser, dit-il, que la valeur supérieure de l'or en Occident était créée par des moyens légaux et, peut-être, aussi, par des décrets sacerdotaux. Il est même possible que cette méthode de fixation du ratio ait trouvé son origine en Orient (279). » En d'autres termes, la valeur de l'or était fixée à raison de certaines unités de valeur – exprimées en d'autres métaux – par unité d'or – et elle l'était en grande partie par des ordonnances religieuses. De plus, Del Mar suggère que cette pratique trouve son origine dans « l'Orient », c'est-à-dire, par rapport à Rome, le Moyen-

Orient ou même l'Orient, l'Inde. Aux trois principes qui ont été formulés plus haut il faut donc ajouter un quatrième :

4) La valeur de l'or était fixée en grande partie par des « décrets sacerdotaux ». Il existe ainsi un lien profond entre l'émission de la monnaie, la fixation de sa valeur légale par rapport à des métaux précieux dont la valeur est définie à son tour par des taux par unité d'or d'une part et la religion d'autre part. Bref, dans l'antiquité, il existait un lien profond entre la religion et les conceptions de l'argent, entre le « temple » et le « trust ».

Mais pourquoi parler ici de trust ?

Del Mar fournit un indice important dans une remarque où il indique qu'il existait une différence entre les politiques de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome et celles des sociétés orientales en matière de monnaie et de métaux. Il déclare que « les gouvernements de Perse, d'Assyrie, d'Egypte, de Grèce et de Rome faisaient des profits sur la monnaie en augmentant la valeur de l'or, tandis que, dans l'Inde, en Chine et peut-être aussi au Japon, ils faisaient des profits sur la monnaie en maintenant ou en augmentant la valeur de l'argent-métal » (280). En d'autres termes, en Égypte, en Assyrie, en Perse, en Grèce et à Rome (et probablement aussi à Babylone), l'or était artificiellement défini comme étant le métal le plus précieux en vertu de la convertibilité d'une unité de ce métal en plusieurs unités d'autres métaux, tandis que, inversement, dans l'Orient – l'Inde et la Chine – l'argent était considéré comme le métal le plus précieux du point de vue de sa convertibilité en d'autres métaux. C'est ainsi que le commerce pouvait se faire entre ces deux parties du monde ; en fait, leurs politiques monétaires respectives étaient en un certain sens une conséquence inévitable de ce commerce. Cependant, un tel commerce devait inévitablement favoriser l'essor d'une classe internationale de marchands dont les profits provenaient précisément du commerce de ces métaux précieux, qui étaient plus faciles à transporter que les produits finis et qui pouvaient être échangés en tout lieu contre ces produits. En bref, dans les temps les plus reculés, il se constitua une classe financière internationale de « marchands de lingots », ou, comme nous les appellerions aujourd'hui, de banquiers. Une question importante se pose alors : se peut-il que cette classe ne soit pas née de ces politiques commerciales gouvernementales, mais que, au contraire, ce soit cette classe qui ait été à l'origine de ces politiques commerciales gouvernementales ? Est-il possible que ce soit cette classe internationale de « marchands de lingots » qui ait inspiré ces politiques dans les différentes parties du monde, politiques qui renforcerait leur propre pouvoir et leur propre richesse ? Dans l'affirmative, comment s'y prirent-ils ?

La réponse à cette question nous occupera tout entier dans les chapitres suivants, mais, pour l'apporter, nous devons à nouveau nous tourner vers la question de la fixation de la valeur de l'or et de l'argent en

Grèce, en Égypte, dans les civilisations mésopotamiennes et à Rome. Pourquoi l'or – qui était beaucoup plus facile et moins coûteux à extraire que l'argent – avait-il une valeur plus élevée que l'argent ?

Del Mar a déjà suggéré la réponse ; c'était parce que, dans une certaine mesure, l'or était considéré comme sacré, comme étant sous l'autorité spéciale des dieux : « Le caractère sacerdotal de l'or, ou de la frappe de la monnaie d'or, ne fut pas une nouveauté de la constitution julienne ; il s'agissait au contraire d'un mythe ancien appliqué à la politique... Une croyance similaire est à noter chez les anciens Grecs, dont les monnaies, sauf pendant l'ère républicaine, étaient fabriquées dans les temples et sous la supervision des prêtres. Les symboles de la religion de l'État étaient gravés sur ces pièces et, comme seul le sacerdoce pouvait illustrer correctement ces mystères qu'il avait lui-même créés, la frappe de la monnaie – du moins celle des pièces les plus précieuses – devint naturellement une prérogative de leur ordre » (281) (281bis).

Mais cet extrait soulève autant de problèmes qu'il n'en résout. Par exemple, Del Mar a indiqué clairement que la prérogative d'émettre de l'argent et de réglementer sa valeur était considérée par les sociétés anciennes comme relevant de l'État ou de la Couronne. Pourtant, il admet maintenant que l'émission de monnaie en or était moins une prérogative de l'État ou de la Couronne qu'un monopole religieux (281ter).

En outre, il a déjà été dit que les différences entre les politiques monétaires de l'Occident et celles de l'Orient purent contribuer à long terme à l'émergence d'une « classe internationale de marchands d'or », ou plutôt que la création de ces politiques pourrait même être due à la préexistence de cette classe d'envergure internationale et à sa capacité à manipuler les politiques respectives des gouvernements occidentaux et orientaux. En ce qui concerne ce dernier point, le caractère hautement sacré de l'or, du moins dans les cultures occidentales (281quater), impliquait la capacité de manipuler leurs religions. Bref, le trust des lingots et le temple étaient au minimum des alliés et au maximum l'un noyauta et prit le contrôle de l'autre. Ou, pour reprendre l'observation pertinente de Del Mar, dont l'on commence maintenant à voir le sens et la signification profonds, le caractère sacré de l'or était « un ancien mythe appliqué à la politique ».

b. Une tangente fascinante : Byzance, la religion et le pouvoir de l'argent

Un aperçu fascinant de la force de cette association entre la prérogative de frapper monnaie de l'Etat ou de la Couronne d'une part et la religion d'autre part est offert par l'Empire romain d'Orient, dont le pouvoir et l'influence dans toute l'Europe chrétienne au Moyen Age s'étendirent bien au-delà de ses

frontières mouvantes. Ce pouvoir et cette influence étaient dus précisément à la force de cette relation et à son emprise sur l'imagination culturelle du Moyen Âge chrétien, parce que, malgré toutes leurs prétendues « prérogatives divines », même les papes ne comprenaient pas que leur pouvoir incluait la capacité de fabriquer et d'émettre de la monnaie et de réguler sa valeur. Cette prérogative était considérée comme étant celle de l'empereur romain de Constantinople. Au sujet du fait que, « dès que ces peuples devinrent chrétiens, ou furent conquis ou placés sous le contrôle de la hiérarchie romaine, leurs mines d'or commencèrent à être abandonnées et fermées » (283), divers spécialistes en numismatique avaient longtemps avancé diverses explications, toutes insatisfaisantes. Mais, dit Del Mar, « (t)outes ces explications futiles trouvent en fait une réponse dans l'utilisation courante des pièces d'or byzantines dans toute la chrétienté. En Angleterre, par exemple, les registres du Trésor relatifs à l'époque médiévale, rassemblés par Madox, prouvent que des paiements en besants d'or (284) étaient effectués tous les jours et que les pièces d'or, comparées aux pièces d'argent, étaient aussi courantes à l'époque qu'aujourd'hui. Si l'on voulait du métal pour faire des pièces d'or anglaises, il devait y en avoir suffisamment et immédiatement. Il suffisait de jeter des besants dans le creuset anglais. Quant à l'hypothèse peu crédible selon laquelle, pendant cinq cents ans, aucun prince chrétien ne voulut monnayer de l'or tant que le Basileus (285) était prêt à le faire pour lui, alors que la fabrication des monnaies en or était la marque universellement reconnue de la souveraineté et que le profit était de... cent pour cent, elle ne mérite pas d'être prise en compte.

« La véritable raison pour laquelle la monnaie d'or a toujours été utilisée mais jamais fabriquée par les princes de l'empire médiéval se rapporte, non pas à des circonstances liées à la production, à l'abondance ou à la pénurie d'or ou à son traitement métallurgique, mais à la constitution hiérarchique de la Rome païenne, qui, avec des modifications, devint la constitution de la Rome chrétienne. En vertu de cette constitution, de l'époque de Jules César à celle d'Alexis (285bis), l'extraction et le monnayage de l'or furent une prérogative attachée à la charge de souverain pontife et furent par conséquent un article de la constitution romaine et de la religion romaine (286).

Ainsi, comme le note Del Mar, avant la croisade qui attaqua et réussit à occuper Constantinople en 1204, aucun prince chrétien en Europe n'osa monnayer ses propres pièces d'or, mais, après cet événement, tous le firent (287). Et, ainsi, le motif de l'attaque de l'Occident chrétien contre l'Orient chrétien en 1204 se révèle : il s'agissait d'acquérir l'autorité légale, selon la constitution romaine, de fabriquer et de monnayer l'or. De là que la prérogative d'émettre la monnaie fut dévolue ensuite aux têtes couronnées de moindre importance. Avant cela, tout autre prince chrétien que le souverain pontife aurait commis un sacrilège en frappant des pièces d'or (288). « Justinien 1er, dit Procope, a laissé toute latitude aux princes de frapper des pièces d'argent, mais ils ne doivent pas frapper des pièces d'or, quelle que soit la quantité d'or qu'ils possèdent » (289).

Nous avons donc une autre explication possible à la préoccupation des têtes couronnées de l'Europe occidentale médiévale pour l'alchimie (290), dont la prétention, comme on sait, est de transformer les métaux vils en or : en prenant de faux besants d'or, pièces qui ne pouvaient être considérées comme contrefaites, puisqu'elles n'étaient ni en circulation ni fabriquées en or et en les transmutant en or, il devenait possible de contourner le monopole monétaire de Byzance.

2. Le modèle égyptien : L'exploitation minière, l'esclavage, les mercenaires et les aboutissants

a. La Nubie et l'Égypte

Les liens que nous venons d'établir entre la prérogative de l'État de frapper monnaie, le trust international des « marchands de lingots », le temple et l'alchimie nous ramènent inexorablement aux liens encore plus étroits qui existaient visiblement entre ces éléments en Égypte. C'est là que l'on commence à voir apparaître plus clairement les sombres contours de ce trust international de « marchands de lingots » et les relations étroites qu'il avait non seulement avec le temple, mais aussi avec la physique approfondie que portaient en eux le temple et la monnaie. L'Égypte est également importante pour une autre raison, en ce sens que, comme nous le verrons, elle est un symbole de la relation du trust des marchands de lingots avec le temple, relation qui existe également dans d'autres États et civilisations de l'époque. L'Égypte était probablement le plus grand État producteur d'or du monde antique. La raison en est simple : le Nil. Comme le dit Alexander Del Mar, « de l'or a été trouvé dans presque toutes les régions tributaires du Nil, de l'Équateur à la première cataracte » (291). Mais aucune région n'était plus liée à l'exploitation de l'or que la Nubie, limitrophe de l'Égypte du Sud et de l'actuel Soudan. Le terme même de Nubie « semble provenir d'Égypte, où Nob ou Nub signifie or ; la Nubie est donc littéralement le pays de l'or » (292). Sous les contreforts nubiens se trouve une vaste étendue désertique de sable et de gravier, baignée pendant la saison des inondations par de nombreux ruisseaux et ravines. Cette région est connue sous le nom de Bisharee ou Bishara, le Grand Désert Nubien (293). Del Mar note que, « après les mines des montagnes de l'Altaï en Inde, les mines de Bisharee en Égypte sont probablement les plus anciennes au monde ; et, compte tenu de l'origine indienne des Égyptiens et des recherches et conquêtes lointaines qui ont été faites par les principales nations pour acquérir de l'or, il ne semble pas du tout improbable qu'il y ait un lien étroit entre la découverte de ces mines et la colonisation initiale du pays par les races asiatiques » (294).

Les mines de Bisharee étaient si riches dans l'antiquité qu'il vaut la peine de les examiner de plus près, car c'est ainsi que nous pourrons discerner une tendance qui commence à se dessiner ici.

b. Quartz, or et esclavage

Les mines de Bisharee, comme nous l'avons vu plus haut, comptent parmi les plus anciennes connues et les plus importantes dans l'antiquité. De plus, comme de nombreuses mines d'or, elles sont également connues pour leurs abondants gisements de quartz : « Il semble probable que les mines de Bisharee furent exploitées dès l'époque de Ménès, de vingt-neuf à trente-neuf siècles avant notre ère ; car, sous le règne de ce monarque ou législateur, le Nil était encaissé par des digues et, à en juger par le caractère de ce fleuve et de ses environs, il n'aurait pas été nécessaire de l'endiguer, si ses eaux n'avaient pas été chargées de sédiments, lesquels sédiments ne pouvaient être dus qu'à une exploitation minière. L'ancienneté supposée de ces mines provient du fait que, dès l'époque de Ménès, l'or servait de monnaie en Inde ; que Ménès était un conquérant et un législateur indien ; que le Code indien de Manu, daté du XVe au XXe siècle avant notre ère, fut de toute évidence compilé d'après un code beaucoup plus ancien, aujourd'hui perdu ; que, d'après les plus anciens témoignages historiques et les vestiges archéologiques, le commerce entre l'Inde et l'Égypte existait depuis les temps les plus reculés ; qu'une expédition égyptienne en Inde est attribuée à Sésostris (2000 avant notre ère), etc. Quoi qu'il en soit, les mines de Bisharee sont connues pour avoir été exploitées pour leur quartz dès la XI^e dynastie, qui, suivant Lepsius, aurait commencé vers 2830 avant notre ère. Du fait que, comme le savent tous les mineurs, le quartz n'est jamais exploité tant que les dépôts alluvionnaires contiennent la plus petite quantité pratique de métal et, à en juger par ce qui se passait en Italie, en Espagne et au Brésil – où de vastes gisements alluviaux étaient exploités, comme en Égypte, par des esclaves – les mines de Bisharee existaient au moins depuis deux cents ans, lorsque le quartz commença à y être exploité sous la XI^e dynastie (295). »

Notons la présence de deux nouveaux facteurs qui deviendront de plus en plus importants au fur et à mesure que nous avancerons : d'abord, la présence de pierres précieuses ou semi-précieuses, en l'occurrence du quartz, dans ces mines et l'exploitation de celles-ci par des esclaves.

c. Diodore de Sicile et les mines de Bisharee

C'est la présence d'esclaves dans les mines de Bisharee qui nous donne notre premier indice significatif sur l'esprit et la mentalité des anciens marchands de lingots et la raison pour laquelle ils furent si souvent associés, eux et leurs activités, aux temples. Il faut y regarder de plus près, comme le fit Diodore de Sicile. Del Mar note que Diodore visita les mines en 50 avant notre ère. Voici le récit qu'il fit plus tard de sa visite :

« A l'extrême de l'Egypte, entre les confins de l'Arabie et de l'Ethiopie, se trouve un endroit riche en mines d'or, d'où l'on tire ce métal à force de bras, par un travail pénible et à grands frais. C'est un minerai noir, marqué de veines blanches et de taches resplendissantes. Ceux qui dirigent les travaux de ces mines emploient un très grand nombre d'ouvriers, qui tous sont ou des criminels condamnés, ou des prisonniers de guerre et même des hommes poursuivis pour de fausses accusations et incarcérés par animosité ; les rois d'Egypte forcent tous ces malheureux, et quelquefois même tous leurs parents, à travailler dans les mines d'or ; ils réalisent ainsi la punition des condamnés, tout en retirant de grands revenus du fruit de leurs travaux. Ces malheureux, tous enchaînés, travaillent jour et nuit sans relâche, privés de tout espoir de fuir, sous la surveillance de soldats étrangers parlant des langues différentes de l'idiome du pays, afin qu'ils ne puissent être gagnés ni par des promesses ni par des prières (...) Des enfants encore impubères pénètrent, par les galeries souterraines, jusque dans les cavités des rochers, ramassent péniblement les fragments de minerai détachés et les portent au dehors, à l'entrée de la galerie. D'autres ouvriers, âgés de plus de trente ans, prennent une certaine mesure de ces fragments et les broient dans des mortiers de pierre avec des pilons de fer, de manière à les réduire à la grosseur d'une robe. Le minerai ainsi pilé est pris par des femmes et des vieillards qui le mettent dans une rangée de meules, et, se plaçant deux ou trois à chaque manivelle, ils réduisent par la mouture chaque mesure de minerai pilé en une poudre aussi fine que la farine. Tout le monde est saisi de commisération à l'aspect de ces malheureux qui se livrent à ces travaux pénibles, sans avoir autour du corps la moindre étoffe qui cache leur nudité. On ne fait grâce ni à l'infirme, ni à l'estropié, ni au vieillard débile, ni à la femme malade. On les force tous au travail à coups redoublés, jusqu'à ce qu'épuisés de fatigues ils expirent à la peine. C'est pourquoi ces infortunés, ployant sous les maux du présent, sans espérance de l'avenir, attendent avec joie la mort, qui leur est préférable à la vie (296). »

Deux points sont à noter.

Premièrement, étant donné l'ancienneté supposée des mines de Bisharee et la stabilité de la société et de la culture égyptiennes, il est raisonnable de supposer que les conditions dans les mines ne changèrent pas au cours des nombreux siècles pendant lesquels elles furent exploitées. Ainsi, deuxièmement, la présence d'un contingent international de mercenaires chargés de la surveillance des mines pourrait bien être une pratique qui remontait à plusieurs siècles. Le rôle de ce contingent international ressort clairement du récit de Diodore : il consistait à priver les condamnés de toute possibilité de soudoyer un nombre suffisants de gardes pour s'évader.

La présence de ces mercenaires pourrait aussi signifier qu'il y avait une certaine collusion entre les rois égyptiens et ceux qui étaient capables de fournir un groupe aussi important et disparate de mercenaires. Pour résumer, ce contingent de gardes mercenaires implique subtilement l'existence d'une puissance monétaire internationale. Cette inférence n'est cependant pas encore une preuve.

d. Monnaie, rois, temples et faussaires

Quelque chose d'autre indique que l'emploi de mercenaires dans les mines de Bisharee n'est pas le fruit d'une simple coïncidence. Cet autre indice réside dans les liens très étroits des temples anciens avec l'émission de monnaie en métaux précieux :

Les pièces archaïques chinoises et indiennes, ainsi que les premières pièces grecques, portaient souvent des emblèmes, qui, dans les premiers cas, sont supposés être et, dans le dernier cas, sont connus pour être religieux. Les bâtiments affectés à la frappe de la monnaie étaient dans les temples et les prêtres monopolisaient, ou essayaient de monopoliser, les secrets de la métallurgie. Cette coutume pouvait découler soit du désir immoderé du sacerdoce de récolter les profits de la monnaie, soit du souci du souverain d'empêcher la contrefaçon ou de la rendre encore plus odieuse (297).

Ce fait, auquel s'ajoute celui des contingents internationaux de mercenaires à Bisharee, soulève deux questions importantes :

1. Pourquoi les anciens hôpitaux des monnaies étaient-ils dans les temples, surtout si, comme l'a reconnu Del Mar et comme nous l'avons déjà indiqué, la prérogative d'émettre de la monnaie et de réglementer sa valeur était uniquement une prérogative de l'État ou de la Couronne ? Une partie de la réponse réside évidemment dans le fait que, dans la plupart des cultures anciennes, en particulier celles du Moyen-Orient, le roi était en fait aussi le grand prêtre et le sacerdoce lui-même ne faisait qu'un avec la bureaucratie de l'État. Néanmoins, la question demeure : pourquoi l'émission d'argent était-elle associée aux temples ?

2. Était-ce simplement parce que, dans les sociétés anciennes, la prérogative de la Couronne était étroitement associée avec le sacerdoce, ou était-ce autre chose, quelque chose qui peut-être indiqué par la présence de contingents internationaux de mercenaires à Bisharee ?

Nous avons déjà dit que les politiques particulières de Rome vis-à-vis de l'Orient en matière de réglementation de la valeur de l'or et de l'argent suggère un certain degré de collusion entre les États concernés, collusion qui laisse supposer une coordination internationale de ces politiques (297bis). Or, la présence de mercenaires de diverses cultures dans les mines de Bisharee constitue un indice de cette

collusion internationale. La question est donc de savoir qui exactement en est l'initiateur et quelle est sa raison d'être (297ter). Une partie de la réponse est suggérée par une observation faite incidemment par Del Mar : « Les Égyptiens... qui possédaient les mines d'or les plus vastes et les plus productives exploitées à une certaine époque de l'antiquité... fournissaient à d'autres nations, y compris l'Inde, le matériau dont elles aussi avaient besoin pour fabriquer de la monnaie (298). »

C'est le témoignage le plus sûr du fait que nous sommes désormais en présence d'une conspiration internationale de marchands de lingots d'or ; car pourquoi l'Inde aurait-elle eu besoin d'or égyptien pour émettre de l'argent ? Pourquoi les rois et princes indiens n'auraient-ils pas pu émettre de la monnaie dans un autre matériau qu'ils possédaient en abondance et l'imposer comme monnaie légale ? (298bis). Telle était leur prérogative. Alors pourquoi dépendre des importations d'or ? L'argument selon lequel un moyen d'échange internationalement reconnu était nécessaire s'effondre, car, comme nous l'avons déjà noté, l'Inde et la Chine préféraient, à l'époque romaine, spéculer sur l'argent, alors que l'Occident préférait spéculer sur l'or. De plus, par des accords diplomatiques et des traités, d'autres mécanismes d'échange auraient pu faire l'objet d'un accord entre les différents chefs d'État. Quoi qu'il en soit, nous avons maintenant rassemblé trois types distincts de preuves de l'existence possible d'un pouvoir monétaire international, ou, comme nous l'avons appelée, d'une classe de « marchands de lingots », dans les temps anciens :

1. L'opposition radicale des politiques monétaires de Rome et des politiques monétaires de l'Orient, fondées respectivement sur l'or et sur l'argent. Ces politiques réciproques pouvaient évidemment être très avantageuses pour un pouvoir monétaire international ayant des bases d'opérations à Rome et en Orient, car, en transférant l'or en Orient et en l'y convertissant en argent, puis en transférant l'argent en Occident et en l'y convertissant à nouveau en or, d'immenses profits pouvaient être accumulés ;
2. L'association de la frappe de la monnaie avec les temples presque partout dans le monde, du Moyen-Orient à la Chine en passant par l'Inde.
3. La présence d'un contingent international de mercenaires de divers pays et États dans l'une des plus grandes mines d'or de l'antiquité, mines qui, à leur tour, étaient exploitées par des esclaves et des prisonniers de guerre.

Toutefois, dans l'antiquité, en plus de la frappe de la monnaie et de l'émission d'argent, les temples étaient associés à un troisième élément d'importance.

B. Temples et motifs célestes : L'astronomie, l'astrologie et l'alchimie de la monnaie

1. Les temples et les étoiles

Les temples étaient associés au temps et à sa mesure, en bref, à l'astrologie et à l'astronomie (298ter).

Aujourd'hui, bien sûr, il est largement admis que les temples anciens et les sites mégalithiques étaient orientés vers tel ou tel évènement ou alignement astronomique : les solstices, la précession des équinoxes, etc. Les sociétés et les civilisations telles que Sumer et Babylone sont bien connues pour leurs compétences étendues en astronomie et en astrologie, ayant inscrit leurs observations dans ces domaines sur des milliers de tablettes d'argile. L'Égypte semblait faire exception à cette règle, jusqu'à ce que, au XIXe siècle, un astronome britannique, J. Norman Lockyear, démontre qu'il en était de même pour les temples égyptiens et ce depuis les temps les plus anciens. Le livre de Lockyear, *The Dawn of Astronomy: A Study of Temple Worship and Mythology of the Ancient Egyptians*, ouvrit un cycle qui se poursuit encore aujourd'hui, avec des égyptologues non-conformistes tels qu'Andrew Collins, Graham Hancock et Robert Bauval. Ceux-ci ont démontré la présence de tracés et d'alignements astronomiques sur le site que la plupart des gens associent à l'Égypte ancienne : celui des pyramides et des temples de Gizeh. Lockyear pourrait donc être considéré comme l'un des premiers « paléophysiciens » modernes, c'est-à-dire des scientifiques qui examinent sérieusement les mythes anciens et tentent d'en reconstituer les fondements scientifiques (299) (299bis).

Lockyear remarque que les témoignages astronomiques et astrologiques des civilisations anciennes remontent presque aux confins de l'antiquité connue : « En Égypte, ils remontent, selon les estimations de divers auteurs, à 6 000 ou 7 000 ans. En Babylonie, les tablettes gravées nous transportent dans un passé obscur situé dans une époque antérieure à la nôtre d'au moins 5000 ans ; mais les tablettes dites 'de présage' indiquent que des observations d'éclipses et autres phénomènes astronomiques avaient déjà été faites des milliers d'années avant cette période. En Chine et en Inde, celles-ci remontent à plus de 4000 ans (300). »

En effet, dans le cas de Babylone, si tant est que les affirmations des « tablettes de présage » soient à prendre au sérieux, ces observations constituent une base de données qui avait été compilée assidûment depuis des centaines de milliers d'années (301).

Après avoir résolu le mystère qui entourait l'association de divers temples égyptiens à divers dieux et l'association de ces derniers à divers corps célestes, Lockyear expose sa thèse principale ; il la qualifie d'« hypothèse de travail » : « Vers 6400 avant notre ère, une horde, dont les dieux sont Osiris Thot, Khonsu (dieux lunaires) et Chnemu (dieu solaire), descend le fleuve en provenance du Sud. Ils rencontrent un peuple vénérant Ea et Atrau. Il adorait peut-être simplement l'aube et le crépuscule. Le culte de la Lune est accepté et la dynastie divine d'Osiris commence. La horde apporte avec elle une année lunaire de 360 jours. Elle construit des temples à Amada, Semneh, Philse, Edfu et probablement Abydos. Tous ces temples étaient probablement des temples d'Osiris, parce qu'Osiris, le dieu de la lune, était la divinité suprême et que ces temples étaient utilisés pour la détermination de la position du soleil à l'équinoxe d'automne, qui marquait probablement le début de l'année lunaire.

« Vers 5400 avant notre ère, une ou des hordes venues du Nord-Est très certainement par la Mer Rouge fonde des temples à Redisieh et à Dendérah ; une autre, probablement venues par l'isthme, fonde Annu. Elle apporte le culte d'Anu. La dynastie divine de Seth est fondée et il est probable que des conflits éclatent entre les partisans de la nouvelle secte en provenance du Nord et les adorateurs de la lune au Sud.

« Vers 5000 avant notre ère, Horus et ses 'forgerons' descendent le fleuve pour venger son 'père, Osiris' en tuant son meurtrier, Set (l'Hippopotame). La tribu qui était venue du Sud vers 6400 avant notre ère, vaincue par celle qui était venue du Nord-Est vers 5400 avant notre ère, avait envoyé chercher de l'aide dans le Sud. A cette époque, elle s'était convertie au culte du soleil et 'Osiris' était désormais à la fois un dieu de la lune et un dieu du soleil. Le peuple en provenance du Nord-Est fut défait et les cultes indigènes et les cultes méridionaux fusionnèrent. Le peuple venu du Nord-Est est relégué au second rang. Le sacerdoce du peuple venu du Sud prévaut. Son siège se trouve maintenant à Annu et Abydos. Dans son ancien siège règne un culte mixte, celui du soleil et des dieux des étoiles du Nord. A Abydos Osiris (transformé en dieu-soleil) est le dieu suprême. Une autre tribu fait irruption, en provenance du Nord-Est, certainement de Babylone et apparemment par l'isthme, puisqu'on ne trouve pas de temples orientés est-ouest sur les routes de la mer Rouge.

« Ils ne vénèrent pas seulement Anu, mais aussi un dieu du soleil de l'équinoxe de printemps.

Vers 3700 avant notre ère, les habitants du Sud, en force à Barkal et Thèbes, construisent de nombreux temples. Chnemu commence à être supplanté par Amon-Rê. Le métissage des premiers habitants avec les peuples du Sud.

« Vers 3.500 avant notre ère, le culte des peuples du Nord et celui des peuples du Sud fusionnent totalement à Thèbes, où des temples sont fondés en l'honneur de Set et Min, sur le modèle de ceux d'Annu et An.

» Vers 3200 avant notre ère, l'établissement du culte d'Amon-Rê à Thèbes consacre la suprématie des prêtres thébains (302) (302bis). »

Nous ne nous intéresserons pas aux longs arguments présentés par Lockyear pour arriver à ces conclusions. Nous noterons seulement que les divers conflits qui se produisirent à ces époques en Égypte avaient autant à voir, dans un certain sens et compte tenu de l'hypothèse de Lockyear selon laquelle les temples étaient orientés selon des calculs astronomiques, avec la physique qu'avec la religion. Étant donné que les temples babyloniens sont bien connus pour avoir été associés à diverses divinités et corps célestes et que les temples égyptiens l'étaient manifestement aussi, comme l'a soutenu Lockyear, nous noterons maintenant qu'il est étrange que les temples, pour une raison encore inconnue, étaient étroitement associés aux alignements célestes et à la frappe de monnaie et à l'émission de monnaie.

L'une des raisons possibles de cette association est toutefois suggérée par Richard C. Hoagland, chercheur bien connu dans le domaine des anomalies spatiales. Nous pouvons rapprocher les remarques de Hoagland d'un fait curieux observé par Lockyear : « En Basse-Égypte, les temples sont dirigés vers des étoiles se levant au Sud-Est ou se couchant au Nord-Ouest. En Haute-Égypte, la plupart des temples sont orientés vers les étoiles qui se lèvent au Sud-Est ou se couchent au Sud-Ouest (303). » Le fait que tant de temples anciens témoignent, par leurs alignements, d'une association profonde avec les étoiles et, par les activités bancaires internationales qu'ils abritaient, avec les changeurs, autrement dit d'un lien entre la banque et l'astrologie, est l'indice que, à un niveau profond – peut-être en tant qu'héritage de la très haute civilisation dont elles étaient issues –, ces civilisations classiques avaient conservé un vague souvenir d'une science perdue qui unissait physique, économie et finances. Hoagland fit une série intéressante d'observations au cours d'une conférence qu'il donna sur les anomalies de Mars aux Nations-Unies en 1992 : « Prenons le Soleil lui-même. Depuis plusieurs années, les scientifiques recherchent des particules nucléaires supposées provenir du centre du Soleil en raison de ses réactions thermonucléaires, une sorte de modèle de 'bombe H à grappes'. En fait, les Soviétiques et les Japonais, qui ont récemment conduit des expériences pour y rechercher des particules fondamentales, n'en ont trouvé aucune. Est-il possible que, au centre même de notre système solaire, cette incroyable boule de gaz, autour de laquelle gravitent tous les mondes de ce système, soit en fait alimentée par une autre source ? ... Eh bien, cela ouvre des possibilités remarquables que d'autres – songeons aux cultures qui existent sur cette planète et à l'attention qu'elles accordent au Soleil – ont peut-être remarquées.

« Quand nous regardons les étoiles, le ciel, la nuit, nous ne voyons pas des bombes H à grappes, nous voyons les portails d'une autre dimension. Et les portails sont des fenêtres lumineuses à travers lesquelles nous pouvons observer et apercevoir les fragments d'une physique d'un autre type. Ce qui est étonnant par rapport à cette métaphore, c'est que, dans les inscriptions hiéroglyphiques égyptiennes, Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel, est décrite comme une porte. Que savaient-ils ? Que savaient-ils ? Si l'on considère tout cela du point de vue de l'égyptologue du XXe siècle, de l'anthropologue contemporain ou des universitaires qui étudient l'histoire de l'homme et de l'archéologie, la réponse évidente est : 'Ils ne savaient rien. C'était de la superstition primitive...' Mais le fait que, comme nous le savons maintenant, il existe des liens mathématiques spécifiques entre les astres indique clairement que les Égyptiens, entre autres, étaient profondément conscients que le ciel nocturne et toute la réalité étaient en quelque sorte circonscrits par la physique qui est à l'origine de la géométrie circonscrite des Monuments de Mars. Et, bien sûr, il est stupéfiant de pouvoir faire une telle affirmation.

Mais il y en a une autre, parce que, une fois que nous avons compris ce point – le potentiel, les possibilités que tout cela offre – l'idée nous vient que, si en fait le Soleil est la 'porte' d'une autre dimension et que l'énergie que nous voyons est simplement la manifestation inférieure d'une force, d'une énergie ou d'un processus supérieur, il est possible d'exploiter ce processus sur Terre et de créer une véritable technologie hyper-dimensionnelle. Que ne pourrait-on pas en faire (384) ... ? »

Que savaient en effet l'Égypte ancienne et, par conséquent, toutes les autres cultures anciennes, elles qui étaient caractérisées par l'association constante et cohérente des étoiles avec les divinités ou « intelligences supérieures » et autres dimensions ? Y avait-il effectivement une physique approfondie derrière leurs obsessions astrologiques ? Et à quoi cette physique pourrait-elle nous servir ? Hoagland a également suggéré que la physique était au centre des préoccupations des peuples anciens pour la « géométrie sacrée » et réglait la position des divers temples et bâtiments sur les sites qui reflètent cette géométrie. Et pourquoi les changeurs sont-ils invariablement associés à ces temples ? Une réponse est suggérée par Lockyear.

2. La ressemblance spécifique des panthéons de différentes cultures

Lockyear fait une autre observation qui intéresse notre propos. Pour comprendre sa signification, il suffit de considérer que, s'il y a d'importantes ressemblances entre les panthéons égyptien et mésopotamien et que, en Égypte comme en Mésopotamie, les temples sont associés à différents dieux, qui sont eux-mêmes associés à différents corps célestes, c'est en vertu du fait que les données astronomiques sont fondamentalement les mêmes dans les deux civilisations. Il existe des ressemblances spécifiques entre

le dieu égyptien Annu ou An et l'Anou babylonien (305). Plus précisément, d'un point de vue astrologico-astronomique, les dieux se fondent les uns dans les autres. Par exemple, le dieu principal de la ville mésopotamienne d'Eridu était Ea, alias Enki, alias Oannes, symbolisé par un poisson-chèvre (306). Cet Ea ou Enki engendra un fils, Tammuz, qui était « en quelque sorte associé à Asari » qui, note Lockyear, porte un nom qui ressemble étrangement à Osiris (307). Le dieu Tammuz devient à son tour le dieu meurtrier Nergal en Chaldée (308). Nergal, par des conversions astronomiques similaires, devient finalement « Mardouk, le soleil du printemps » à Babylone (309). Derrière toutes ces transformations et tous ces parallèles entre les panthéons des civilisations du Proche- et Moyen-Orient se cache l'association d'Enki avec Nergal et Mardouk et, par l'intermédiaire de Tammouz, avec Osiris l'Égyptien. De tels parallèles sont inévitables, puisque, comme le montre Lockyear, les dieux eux-mêmes sont associés à divers corps célestes.

Maintenant que nous avons établi que les temples étaient étroitement liés non seulement avec l'astronomie et l'astrologie, mais aussi avec l'émission de monnaie et donc avec l'exploitation minière et que nous avons découvert trois indicateurs significatifs de l'action discrète et subtile d'un groupe de « marchands de métaux » d'envergure internationale dans l'antiquité, il convient de dire que la similarité des panthéons des civilisations du Proche- et Moyen-Orient peut avoir d'autres causes que l'astronomie. Elle peut en effet être le résultat de la manipulation délibérée de ces panthéons par une entité qui semble avoir eu une envergure et une influence internationales dans les temps anciens. Mais dans quel but ? La réponse à cette question doit malheureusement attendre le chapitre suivant, car il nous faut d'abord explorer un autre aspect du lien entre les dieux, l'or et les temples.

3. L'or, les dieux et les pierres précieuses

Cet autre aspect est le commerce des pierres précieuses et semi-précieuses.

Il est curieux, note le chercheur George Frederick Kunz, que, « dès les premiers temps de l'histoire de l'homme, les pierres précieuses et les joyaux étaient tenus en grande estime. On en a trouvé dans les monuments des peuples préhistoriques et il n'est pas que la civilisation des Pharaons, celle des Incas ou celle des Aztèques, qui donnèrent à ces minéraux brillants du coffret de bijoux de la nature une signification qui dépasse la simple suggestion de leurs propriétés intrinsèques » (310).

Mais pourquoi donner à ces objets une signification qui dépasse « leurs propriétés intrinsèques » ? Une réponse pourrait résider dans leur association bien connue avec l'astrologie dans les temps anciens : « les mages, les sages, les voyants, les astrologues de l'antiquité trouvaient aux pierres précieuses bien

des qualités que nous ne leur voyons plus guère. Pour eux, chaque joyau était sous le signe de certaines planètes, possédait certaines affinités avec les différentes vertus et était lié à certaines saisons de l'année. De plus, ces sages croyaient fermement à l'influence des pierres précieuses sur la naissance, c'est-à-dire qu'il était possible d'empêcher le mal de contaminer un enfant correctement protégé par le port de pierres précieuses talismaniques et zodiacales appropriées (311). » Cela signifie que les pierres précieuses, puisqu'elles étaient associées à certains alignements célestes, corps planétaires et maisons du zodiaque, pouvaient littéralement, aux yeux des anciens, attirer (ou repousser) les influences de ces corps et alignements. Mais pour quelle raison une telle croyance prit-elle naissance ? Quelle en est la cause profonde ?

Il est vain de chercher la réponse à ces questions dans les textes et les ouvrages anciens (312), qui, peu ou prou, s'en tiennent à dire que c'est ainsi parce qu'il en est ainsi. Kunz note que, à la Renaissance, « un effort fut fait pour trouver une raison à ces croyances traditionnelles » (313). Il ne lui vient pas à l'esprit que la science elle-même pourrait éventuellement en indiquer les raisons, ou plutôt les redécouvrir (314).

a. Les pouvoirs traditionnellement associés aux pierres précieuses

Renvoyant à un chapitre ultérieur les hypothèses de nature scientifique sur le lien entre les dieux, l'or, les temples et le commerce des pierres précieuses et semi-précieuses, nous ne répertorierons ici que quelques-uns des pouvoirs et vertus qui étaient attribués à celles-ci dans l'antiquité. L'un d'eux est la capacité de guérir diverses maladies et infirmités (315). Souvent, celles-ci étaient associées spécifiquement aux diverses couleurs des gemmes et à la luminescence qui y était liée (316). Une tradition hindoue décrit même les diamants comme « l'arme d'Indra » (317). La tradition sumérienne parle des pierres d'« amour » et de « haine » ou, littéralement, de « désamour » (318). Et comme le savent les lecteurs de mon livre *The Cosmic War*, l'épopée sumérienne *Les Exploits de Ninurta* n'est rien d'autre qu'un inventaire plutôt ennuyeux de quelques pierres extraordinaires capturées après une guerre atroce (319).

Dans certains cas, les pouvoirs attribués aux pierres précieuses méritent une attention particulière.

(1) Invisibilité

Dans un passage, cité par Kuns, du traité *The Faithful Lapidary* (1689) de Thomas Nicols, celui-ci commence par dresser une liste typique des pouvoirs réputés et reconnus des pierres précieuses :

« Perfectionem effectus contineri in causa. Mais on ne peut pas vraiment parler ainsi des gemmes et des pierres précieuses, dont les joailliers disent qu'elles rendent les hommes riches et éloquents, qu'elles les préservent du tonnerre et de la foudre, des fléaux et des maladies, qu'elles agissent sur les rêves, qu'elles permettent de trouver le sommeil, de prédire les choses à venir, de rendre les hommes sages, de renforcer la mémoire, d'obtenir des honneurs, de se prémunir contre les charmes et les sorts, d'échapper à la paresse, de donner du courage aux hommes, de les garder chastes, d'accroître l'amitié, d'empêcher la dissension et la discorde.... » C'est une liste assez classique et, étant donné leurs associations avec les astres, il est même facile de comprendre l'attribution aux pierres précieuses du pouvoir de « prédire les choses à venir ». En revanche, ce qui suit est plutôt inhabituel : « ... et de rendre les hommes invisibles, comme l'affirment Albertus et d'autres... et bien d'autres choses étranges, contraires à la nature des gemmes, sont affirmées à leur sujet et leur sont attribuées (320). » On se demande quelles autres « choses étranges » pourraient être attribuées aux pierres précieuses en plus de leur propriété de rendre invisible.

La croyance que certaines pierres pouvaient rendre invisible fut reprise par l'alchimiste du XIV^e siècle Pierre de Boniface ; il prétendait que les diamants avaient cette propriété (321). Étant donné qu'un alchimiste fait ces affirmations, on pourrait être fondé à tirer la conclusion hypothétique que cette opération ne pouvait avoir lieu qu'à certains moments et dans certaines conditions, car il est établi que la plupart des alchimistes affirmaient que leurs opérations, pour réussir, devaient être faites à certains moments.

(2) Lévitation magnétique

Une affirmation encore plus étonnante est faite dans le texte d'accompagnement d'une estampe viennoise de 1709. Cet obscur manuscrit de Valentini, intitulé « *Museum museorum oder die vollständige Schau-Bühne* », fut publié à Francfort-sur-le-Main en 1714. » Selon le texte accompagnant (cette) curieuse estampe (...), les bonnes propriétés de ce que l'on appelle l'agate corail devaient être utilisées dans un vaisseau aérien inventé par un prêtre brésilien. Au-dessus de la tête de l'aviateur assis se trouvait un réseau de fer auquel étaient attachées de grandes pierres d'agate corail. Elles étaient censées faire décoller le vaisseau, une fois que, sous la chaleur des rayons du soleil, les pierres avaient acquis un pouvoir magnétique. La principale force portante était fournie par de puissants aimants enfermés dans deux sphères métalliques ; la façon dont les aimants eux-mêmes devaient être soulevés n'est pas expliquée » (322).

Ici, il est évident que, pour une raison obscure, on pensait que l'agate corail amplifiait en quelque sorte les effets des aimants en conjonction avec l'exposition aux rayons du soleil.

(3) Pierres ayant la propriété d'absorber et d'émettre la lumière

Un cas particulier est mentionné par Kunz en rapport avec les propriétés particulières des diamants brésiliens : « La faculté d'absorber la lumière du soleil ou la lumière artificielle et de l'émettre dans l'obscurité n'est possédée que par certains diamants. Ce sont des pierres brésiliennes, d'une teinte bleu-blanc ou légèrement laiteuse, qui leur est donnée par une des substances qui entrent dans leur composition. La willemite, la kunzite, la sphalérite (sulfure de zinc) et quelques autres minéraux possèdent le même pouvoir. Leur propriété particulière peut être due à la présence d'une légère quantité de manganèse ou à celle de certains sels d'uranium. Le fait que le phénomène n'est pas observable lorsqu'une mince plaque de verre est interposée entre des rayons de lumière artificielle et le diamant prouve que seuls les rayons ultraviolets sont ainsi absorbés par ces diamants, car ces rayons ne traversent pas le verre... (322bis) » Il en va de même de tous les diamants phosphorescents, lorsqu'ils sont exposés à des rayons de radium, de polonium ou d'actinium, qu'ils soient placés sous une plaque de verre ou non.

Au sujet de certains aspects de la phosphorescence des diamants, Sir William Crookes dit : « En vase clos, exposés à un courant électrique à haute tension, les diamants ont une phosphorescence de couleurs variées, la plupart des diamants sud-africains brillent d'une lumière bleuâtre. Les diamants d'autres régions émettent une lumière bleu clair, abricot, bleu pâle, rouge, vert jaunâtre, orange ou vert pâle. Les diamants les plus phosphorescents sont ceux qui sont exposés au soleil. Un beau diamant vert de ma collection, phosphorescent dans un bon vide, émet presque autant de lumière qu'une bougie et il est facile de lire à la lumière de ses rayons. Mais le temps n'est pas encore venu où les diamants pourront être utilisés comme moyens d'éclairage domestique (323) ! »

C'est là un commentaire plutôt intéressant, étant donné que les archéologues s'interrogent depuis longtemps sur la façon dont les anciens Égyptiens réussissaient à voir à l'intérieur de leurs temples. Si l'on part du principe qu'ils connaissaient et utilisaient l'électricité ou d'autres sources de phosphorescence, serait-ce qu'ils avaient découvert la phosphorescence des diamants ou d'autres pierres ? Kunz fait une observation intéressante à cet égard : « Un vieux traité en grec, dont le titre dit qu'il vient du 'sanctuaire du temple' et qui contient des documents en partie d'origine égyptienne, peut nous aider à mieux saisir les procédés employés par un prêtre de temple pour impressionner le peuple par la vue de pierres précieuses lumineuses. L'auteur du traité déclare que pour 'faire briller

'l'escarboucle dans la nuit' on utilisait certains organes (il dit 'la bile') d'animaux marins dont les entrailles, les écailles et les os sont doués de phosphorescence. Si l'on savait s'y prendre avec elles, les pierres précieuses (de préférence les escarboucles) brillaient si vivement la nuit 'que quiconque avait une telle pierre pourrait lire ou écrire à sa lumière aussi facilement qu'à la lumière du jour' (324). »

Notons que cette affirmation provient de textes alchimiques grecs anciens. Comme l'alchimie est invariablement associée à l'Égypte et à ses temples, on peut raisonnablement supposer que ces propriétés, si elles étaient connues des prêtres des temples égyptiens, comptaient parmi leurs secrets les mieux gardés.

b. Les pierres précieuses, le zodiaque et l'éphod du grand prêtre hébreu

Le lien le plus connu des pierres précieuses avec le temple et la religion est peut-être le pectoral, ou éphod, des grands prêtres hébreu, qui est décrit dans l'Ancien Testament.

Kunz observe que, dans la tradition rabbinique, « il est dit que quatre pierres précieuses furent données par Dieu au roi Salomon ; l'une d'elles était une émeraude. On dit que la possession des quatre pierres dota le roi sage d'un pouvoir sur toute la création » (325). C'est dire, quelle qu'aient été les trois autres pierres, à quel point, selon cette légende, elles étaient puissantes. Comme indiqué dans *The Cosmic War*, des affirmations similaires ont été faites, à une période antérieure et dans une culture différente, au sujet des « Tablettes du Destin » sumériennes, pierres qui auraient conféré à leurs possesseurs « un pouvoir absolu sur l'univers », faisant d'elles une technologie très recherchée par les divers dieux sumériens, qui étaient prêts à se battre entre eux pour l'acquérir (326).

Salomon est connu non seulement pour sa sagesse et sa richesse, mais il est aussi associé à la construction d'un temple magnifique. Il est possible, si de telles pierres existaient, que le roi juif en ait porté sur un équivalent royal du pectoral sacerdotal, ou éphod, car, en Assyrie, le roi portait un pectoral garni de sept pierres précieuses – une pour chacune des sept planètes de l'astrologie mésopotamienne.

Parmi les recueils assyriens d'incantations et de formules à utiliser dans les opérations magiques, il en est un qui parle d'un ornement muni de sept pierres brillantes, que le roi doit porter comme amulette sur la poitrine ; en fait, le pouvoir de ces pierres était si grand que les dieux eux-mêmes s'en servaient comme ornement. Le texte, tel qu'il a été rendu par Fossey, est le suivant :

« Incantation. Les magnifiques pierres ! Les magnifiques pierres ! Les pierres de l'abondance et de la joie.

« Rendues resplendissantes pour le corps des dieux.

« La pierre hulalini, la pierre sirgarru, la pierre hulalu, la pierre sandu, la pierre uknu.

« La pierre dushu, la pierre précieuse elmeshu, parfaite dans sa beauté céleste.

« La pierre dont le pingu est serti d'or.

« Placée comme ornement sur la poitrine brillante du roi.

« Azagsud, grand prêtre de Bel, fais-les briller, fais-les briller !

« Que le malin se tienne à l'écart de la demeure (327) ! »

La référence au grand prêtre assyrien laisse penser qu'il détenait un secret pour rendre les pierres phosphorescentes et que ses homologues égyptiens en avaient également un.

Le pectoral était également un ornement des rois de Babylone et même de ceux de Tyr (328). En ce qui concerne le pectoral du grand prêtre juif. La tradition rabbinique et même la tradition musulmane en parlent longuement. Dans la première, les 12 pierres du pectoral du souverain sacrificateur sont d'abord associées aux 12 anges qui « gardent les portes du Paradis » (329). L'historien juif Flavius Josèphe rapporte d'ailleurs une tradition dans laquelle les vêtements du souverain sacrificateur étaient fixés à ses épaules avec des pierres phosphorescentes (330). De plus, chacune des 12 pierres du pectoral était gravée du nom de chacune des 12 tribus (331). Josèphe associe en outre les 12 pierres de l'éphod aux 12 mois de l'année (332) ainsi qu'au zodiaque (333). Au Moyen Age, la tradition juive reliait les 12 tribus aux signes du zodiaque dans la correspondance suivante :

Judah Bélier

Issachar Taureau

Zabulon Gémeaux

Reuben Cancer

Siméon Lion

Gad Vierge

Ephraim Balance

Manassé Scorpion

Benjamin Sagittaire

Dan Capricorne

Naphtali Verseau

Asher Poissons (334).

Le pectoral, comme l'Arche d'Alliance, est l'un de ces objets de pouvoir politique et religieux du temple juif qui, après la prise de Jérusalem par les armées romaines en 70, semble avoir disparu de l'histoire. Où passèrent l'éphod et ses joyaux précieux ?

La réponse de Kunz mérite d'être citée en détail :

« Les trésors du temple furent emportés à Rome et nous apprenons de Josèphe que le pectoral fut déposé dans le temple de la Concorde, qui avait été érigé par Vespasien. Il y demeura vraisemblablement jusqu'à l'époque du pillage de Rome par les Vandales sous Genseric en 455, bien que le Révérend C. W. King pense qu'il n'est pas improbable qu'Alaric, roi des Wisigoths, se soit emparé de ce trésor, quand il mit Rome à sac en 410. Cependant, l'affirmation expresse de Procopius que 'les vases sacrés des Juifs' furent transportés dans les rues de Constantinople à l'occasion du triomphe du roi vandale Bélisaire en 534 peut être considérée comme une confirmation de l'hypothèse que les Vandales avaient pris possession du pectoral et de ses bijoux.

» Il faut cependant noter que Procope ne mentionne nulle part le pectoral : il ne se trouvait pas nécessairement dans 'les vases sacrés des Juifs'. Il semble que cette partie du butin de Bélisaire ait été placée par Justinien dans la sacristie de l'église Sainte-Sophie. Quelque temps plus tard, l'empereur aurait entendu dire qu'un certain Juif avait déclaré que, tant que les trésors du Temple ne seraient pas rendus à Jérusalem, ils apporteraient le malheur partout où ils seraient gardés. Si cette histoire est vraie, Justinien voulut peut-être éviter à Constantinople de connaître le même destin que Rome. En effet, il aurait envoyé les 'vases sacrés' à Jérusalem, où ils auraient été placés dans l'église du Saint-Sépulcre. »

Ceci nous amène aux deux derniers événements qui pourraient être liés aux 12 joyaux mystiques, à savoir la capture et le sac de Jérusalem par le roi perse sassanide Khusrau II en 615 et le renversement de l'Empire sassanide par les arabes mahométans et la capture et le sac de Ctésiphon en 637. Si nous admettons que Khusrau ramena les reliques sacrées du Temple en Perse, nous pouvons être raisonnablement sûrs qu'elles faisaient partie du butin des conquérants arabes, bien que King qui s'est ingénier à retracer l'histoire des bijoux du pectoral après la chute de Jérusalem en 70 pense qu'elles sont encore « enterrées dans une chambre au trésor inconnue d'une des anciennes capitales de la Perse » (Charles William King, *The Natural History, Ancient and Modern, of Precious Stones and of Precious Metals*, Bell & Daldy, Londres, 1867, p. 333 [N. D. E.]).

Un fait généralement négligé par ceux qui se sont engagés dans des hypothèses sur le sort des pierres précieuses qui ornaient le pectoral du grand prêtre juif est qu'un important contingent juif, comptant quelque vingt-six mille hommes, faisait partie de l'armée avec laquelle les Perses sassanides prirent Jérusalem et qu'ils auraient fort bien pu revendiquer les vases de bijoux dont s'étaient emparés les conquérants. Dans ce cas, cependant, il est encore probable que ces objets précieux sont tombés entre les mains des Mahométans qui s'emparèrent de Jérusalem l'année même où ils prirent Ctésiphon (335).

Conclusion

Pour résumer ce que nous avons découvert dans ce chapitre :

1. Il existe au moins trois indices distincts et significatifs de l'existence d'un pouvoir monétaire international dans les temps anciens et de sa dépendance à l'égard des métaux précieux comme moyen d'échange monétaire :

a. La politique monétaire de Rome et celle de l'Orient étaient pratiquement opposées l'une à l'autre en ce qui concerne la valeur relative des lingots d'argent et des lingots d'or. Ces politiques réciproques pouvaient évidemment être très avantageuses pour un pouvoir monétaire international ayant des bases d'opérations sur les deux continents, car, en transférant l'or à l'Est et en le convertissant en argent, puis en transférant l'argent à l'Ouest et en le convertissant en or, d'immenses profits pouvaient être accumulés ;

b. L'association entre les temples et la frappe de monnaie dans presque tous les pays, du Moyen-Orient à la Chine et à l'Inde ; et,

c. La présence d'un contingent de mercenaires de divers pays et États dans l'une des plus grandes mines d'or de l'Antiquité, celle de Bisharee, qui était exploitée par des esclaves et des prisonniers de guerre.

2. Outre à la frappe et à l'émission de monnaie et donc à l'activité minière, ces temples étaient associés à l'astronomie et à l'astrologie ;

3. De plus, l'astrologie et l'astronomie sont elles-mêmes associées aux pierres précieuses, qui sont associées à leur tour aux divers corps célestes et à leurs influences ;

4. Les divers dieux des panthéons du Moyen-Orient, qui, à un certain niveau, peuvent être compris comme des corps célestes, sont comparables, c'est-à-dire que les différents panthéons eux-mêmes présentent des similarités remarquables en raison de leur origine astrologique commune ; ce qui a soulevé une question importante :

a. Le similitude de ces différents panthéons pourrait-elle être due, non seulement à leur origine astronomique commune, mais aussi à l'activité de cette classe internationale de marchands de lingots qui semble avoir été associés aux temples dans tous les pays et avoir influencé pour son plus grand profit la politique monétaire de plusieurs États ?

b. Si oui, y a-t-il alors une raison plus profonde à leur lien avec l'astrologie, qui s'était formée dans les temples ? Si oui, quel est ce lien ? Et quel est le lien entre cette classe internationale de marchands de lingots, l'astrologie et les pierres précieuses ?

c. Les anciens et la tradition ésotérique considéraient que ces pierres précieuses étaient dotées de certains pouvoirs :

i) elles possédaient le pouvoir de guérir ;

ii) elles possédaient le pouvoir de prédire l'avenir ;

iii) elles pouvaient être phosphorescentes dans certaines conditions, qu'il est probable que seuls les prêtres de temple connaissaient et que, en tout cas, ils tenaient secrètes ;

iv) elles avaient le pouvoir de rendre invisible ;

v) elles permettaient d'acquérir le pouvoir de lévitation ;

vi) dans le cas de Salomon, certaines pierres confèrent le pouvoir sur la création.

Nous sommes donc en présence d'une dynamique complexe et il ne sera pas facile d'y trouver un sens. Avant de pouvoir aborder cette question, nous devons rassembler davantage de données en examinant de plus près les activités de cette Internationale de « marchands de lingots », car cet examen nous révélera le dénominateur commun de ces activités : l'alchimie.

Joseph P. Farrell, Babylon's banksters, Feral House, 2010, chap. 4 : The Temples, the Stars, and the Banksters, traduit de l'américain par B. K.

Notes de l'introduction

(i) Eustace Mullins, The Secrets of the Federal Reserve – The London Connection, A. M. Bly, 2018, p. 5.

(ii) Beaucoup, naturellement, soutiennent que « l'affirmation (selon laquelle la Fed est une institution « privée ») n'est pas correcte. Le système est constitué en partie par des corporations privées et en partie par un organisme fédéral ». « Sous la supervision du Conseil des gouverneurs se trouvent 12 banques régionales de la Réserve fédérale. Il s'agit d'établissements privés qui jouissent de certains priviléges qui leur sont accordés et qui sont limités à l'exercice des activités spécifiées par le Federal Reserve Act. En tant qu'institutions privées, elles appartiennent aux « actionnaires », elles ont leur propre politique de rémunération et d'embauche et paient des impôts fonciers locaux ». Mais « le Conseil d'administration des Systèmes de la Réserve Fédérale est un organisme fédéral (...) Ses employés sont des employés du gouvernement fédéral, payés conformément à l'échelle des salaires du gouvernement fédéral et font partie du régime de retraite fédéral » Le meilleur reste à venir : « Les locaux appartiennent au

gouvernement fédéral » (G. Thomas Woodward, « Money and the Federal Reserve System », in *Myth and Reality* George B. Grey (éd.), *Federal Reserve System: Background, Analyses and Bibliography*, Noca Science Publishers, Inc, New York, 2002, p. 74). Et, serait-on tenté de demander, les pots de fleurs ?

Du même tonneau est l'ouvrage de Sarah Binder et Mark Spindel *The Myth of Independence: How Congress Governs the Federal Reserve* (Princeton University Press, 2017), qui mériterait une suite intitulée par exemple : *How Congress is Run by Lobbyists and Special Interests* (voir Lee H. Hamilton, *How Congress Works and Why You Should Care*, Indiana University Press, Bloomington et Indianapolis, 2004 ; voir, pour une analyse sérieuse des mécanismes à la fois évanescents et tortueux de cette institution et des techniques de prestidigitation gestionnaire de ses dirigeants, William Greider, *Secrets of the Temple: How the Federal Reserve Runs the Country*, Touchstone, New York, 1989).

(iii) Eustace Mullins, *Les Secrets de la Réserve Fédérale. La London Connection. Le retour aux sources*, 2010, p. 14.

(iv) *Ibid.*, p. 259.

(v) *Ibid.*, p. 274 et sqq.

(vii) Dans les colonnes de *Notes and Queries* (4e série, vol. 1, janvier-juin 1868, Londres, p. 535), un collaborateur de ce journal demande naïvement si un lecteur « peut confirmer ou infirmer une information donnée sobrement dans un article récent de « Magid » sur l'histoire de la maison Rothschild » et la cite : « Le 18 juin 1815, le baron N. M. de Rothschild, monté sur un splendide coursier à côté de Wellington à Waterloo, évaluait avec enthousiasme les chances des armées alliées de gagner ou de perdre la bataille. Il resta là toute la journée, jusqu'au moment critique où la stratégie adoptée par Blucher mit les Français en déroute. Il partit ensuite en hâte pour Ostende, où il offrit une somme fabuleuse à quiconque lui permettrait de se rendre à Douvres. La nuit était si agitée qu'aucun marin n'osait traverser le chenal. A force de persuasion, il obtint ce qu'il voulait. Arrivé à Douvres dans la soirée du 19, il se rendit en ville et fit courir le bruit que les Anglais avaient été battus. Cette nouvelle plongea la ville dans le désarroi et chacun vendit tous ses titres (pour une bouchée de pain). La société Rothschild les racheta et exhorte ses associés à en acheter aussi. Le soir, des nouvelles plus exactes arrivèrent du continent, le cours des actions augmenta considérablement et Rothschild amassa une fortune considérable grâce à l'opération. » Dans les années 1980, Victor Rothschild a exhumé des archives Rothschild une note envoyée à Nathan Rothschild de Paris en juillet 1815 par un de ses employés, John Roworth. Elle porte en post-scriptum cette phrase : « Le commissaire White m'informe que vous avez mis à profit les informations que vous avez eues de bonne heure sur la victoire remportée à Waterloo » (« I am informed by Commissary White you have done well by the early information which you had of the victory gained at Waterloo ») (cité in Gareth Glover, *Waterloo: Myth and Reality*, Pen & Sword, 2014, p. 208). Aux yeux de Brian Cathcart, (« Nathan Rothschild and the Battle of Waterloo Brian Cathcart explores an enduring myth about a key period in Rothschild history »), ce post-scriptum ne constitue nullement une preuve de la culpabilité de Nathan Rothschild dans l'affaire susdite. Pas plus que la circonstance suivante : « À plusieurs reprises dans les années 1820 et 1830, bien avant que l'histoire de « Satan » ne soit mise en circulation, le duc de Wellington avait affirmé en privé que la

nouvelle de Waterloo avait été rapportée à Nathan Rothschild par un de ses agents, qui l'avait apprise à Gand, en Belgique, où demeurait en exil le roi de France Louis XVIII. Le lendemain matin de la bataille, cet agent vit un messager remettre à Louis une lettre annonçant la victoire et il se précipita donc à Londres en passant par Ostende pour en informer son employeur. Rothschild effectua ensuite des transactions profitables à la Bourse avant d'informer le gouvernement de ce qu'il savait » (*ibid.*, p. 15). « La légende de Nathan Rothschild et de Waterloo, résume-t-il, n'est qu'une légende. Comme la plupart des légendes, elle contient des éléments de vérité : il a obtenu des informations (sur l'issue de la bataille de Waterloo) relativement tôt et il semble en avoir profité » (*ibid.*, p. 18). Comme on peut le constater à la lecture de ce passage, Cathcart n'a vraiment nul besoin du conseil que La Fontaine donne au courtisan qui veut plaire à la cour de « (tâcher) quelquefois de répondre en Normand ». Il est vrai que « *Nathan Rothschild and the Battle of Waterloo Brian Cathcart explores an enduring myth about a key period in Rothschild history* » a été publié à <https://www.rothschildarchive.org>.

Dans « *The Rothschild Libel: Why has it taken 200 years for an anti-Semitic slur that emerged from the Battle of Waterloo to be dismissed?* » (3 mai 2015, <https://www.independent.co.uk/news/uk/home-news/the-rothschild-libel-why-has-it-taken-200-years-for-an-anti-semitic-slur-that-emerged-from-the-10216101.html>), il se concentrait sur le fait, censé disculper, au moins en partie, Nathan Rothschild, qu'un certain « Mr C. de Douvres », arrivé (à une date inconnue) du continent à Londres, « s'en alla raconter son histoire dans toute la ville à partir du mercredi 21 juin au matin (selon « Magid », c'est dans la soirée du 19 que, à peine arrivé de Douvres, Nathan Rothschild se rendit en ville et fit courir le bruit que les Anglais avaient été battus [N.D.E.]) – au moins 12 heures avant l'arrivée des nouvelles officielles. Son témoignage fut publié dans au moins trois journaux cet après-midi-là ». Que raconta-t-il ? Que les Anglais avaient gagné la bataille de Waterloo et non, comme Rothschild en avait fait courir le bruit, que les Anglais l'avaient perdue. Or, si c'est la victoire des Anglais à Waterloo que « Mr C. de Douvres » avait apprise aux Londoniens, le cours des actions concernées n'aurait eu aucune raison de chuter et par conséquent leurs détenteurs de les brader, rendant par là même tout coup de bourse impossible. Mais Cathcart, pire que journaliste, est professeur de journalisme – à la Kingston University de Londres – et a exercé ses talents à l'agence Reuters, propriété des Rothschild jusqu'en 2008 : il n'est pas à une incohérence près.

Il a publié ses conclusions définitives sur cette affaire dans *The News from Waterloo: The Race to Tell Britain of Wellington's Victory* (Faber & Faber, 2015), qui a été qualifié d'« immensément distrayant » par le *Guardian* et où, cependant, il fait en passant une affirmation par laquelle il aurait peut-être fallu commencer : « la bourse ne s'effondra pas les jours correspondants. » (*ibid.*) Si elle est exacte, le fin mot de l'histoire est que les profits que Nathan Rothschild fit à la bourse de Londres ce jour-là grâce aux « informations (qu'il avait) eues de bonne heure sur la victoire remportée à Waterloo » furent moins colossaux qu'on ne le dit depuis le milieu du XIXe siècle. De toute façon, sa fortune était déjà considérable.

En ce qui concerne « Satan », c'était le pseudonyme sous lequel George Dairnvaell avait publié *Histoire Edifiante et Curieuse de Rothschild 1er, Roi des Juifs* (1846), dans lequel, comme indiqué plus haut, il révélait que Nathan Rothschild avait répandu la fausse nouvelle de la défaite des Anglais à Waterloo afin de faire des profits à la Bourse. « un écrivain sans nom, sans position, sans titre ni rang, pas même

Chevalier de la Légion—d'honneur ou académicien, écrit-il avec une ironie assassine à propos de lui-même, un écrivassier obscur a eu dans sa vie une mauvaise idée : il a élevé sa voix glapissante et criarde contre le plus puissant de la terre, contre l'homme le plus riche du monde, contre l'homme qui se moque de la pourpre des empereurs et des rois, contre Rothschild. Il a réussi, le malheureux, à détacher de sa coquille d'or le polype, il a réussi à le faire sortir de ses piles de lingots, des billets de banque, des coupons d'actions et de le faire descendre dans la rue où les crieurs publics convoquent le peuple, la canaille, ses ennemis mortels, pour se réjouir du spectacle de voir accuser et condamner Rothschild, l'empereur de tous les juifs chrétiens et non chrétiens, le roi de tous les parvenus.

« Oui, en effet, c'est un spectacle rare: nous voyou; les pauvres et les faibles vilipendés, condamnés, traînés à la claiere; mais voir condamner un Rothschild, c'est inouï.

« La déesse de la justice est devenue vieille, elle a perdu ses sens comme les vieilles coquettes perdent leurs dents ; son goût est corrompu, son nez ne flaire plus un certain gibier.

« Aveugle depuis sa naissance, elle a fermé la seule oreille qu'elle avait pour les plaintes des pauvres.

« La déesse Justice est définitivement blasée, elle n'admet plus qu'un crime noble et honoré puisse être un crime : à Charenton ! qui ose plaider contre un Rothschild ! » (Jugement rendu contre Rothschild et contre Georges Dairnvaell, auteur de Rothschild 1er, par le Tribunal de la Sainte Raison, accompagné d'un jugement sur l'accident de Fampoux », p. 5-6). James Rothschild répondit à ce pamphlet (J. M. Querard, Les Supercheries Littéraires Dévoilées, t. 3, 3e éd. revue et augmentée par M. Olivier Barbier, 1870, p. 456).

(viii) Gareth Glover, op. cit., p. 208.

(ix) <https://www.independent.co.uk/news/uk/home-news/the-rothschild-libel-why-has-it-taken-200-years-for-an-anti-semitic-slur-that-emerged-from-the-10216101.html>.

(x) Le chapitre sur ‘La connexion hitlérienne’, qui laisse entendre que Hitler fut le jouet des banques anglo-saxonnes qui purent le financer, eut une influence beaucoup moins heureuse. Au cas où les remarques que nous avons développées au sujet de Wall Street and the Rise of Hitler dans la note 1 à <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/03/14/vodka-cola/> n'auraient pas été suffisamment claires, nous enfoncerons le clou en prenant précisément comme exemple la maison d'édition française qui a publié en 2012 cet ouvrage de Sutton, sous le titre de Wall Street et l'ascension de Hitler. Suite, d'après ce que jure son directeur dans une des innombrables vidéos de lui qui sont disponibles à <http://www.youtube.com>. à des pressions exercées, en raison de la publication d'un autre ouvrage, sur les banques auxquelles cette maison d'édition avait l'habitude d'emprunter, il révéla au monde que plus aucune n'acceptait de lui accorder des prêts et aux naïfs que, aussi révolutionnaire que soient le directeur d'une maison d'édition et ses publications, pour financer celles-ci, elle emprunte aux incarnations du « Système » que sont les banques. De ce qu'une maison d'édition anti-conformiste se finance auprès des banques même le pire ingénue ne conclut pas qu'elle sert en réalité leurs intérêts, sa ligne éditoriale démontrant manifestement le contraire ; alors pourquoi conclut-il de ce que des banques et des grandes entreprises états-unienennes soutiennent financièrement Hitler au cours de son

ascension que celui-ci fut leur créature, quand la politique économique, financière et monétaire du IIIe Reich allait directement à l'encontre des intérêts de la haute finance judéo-britannique ? Parce qu'il est enfermé dans une conception déterministe, d'un simplisme binaire, des rapports de forces entre la médiocrité, aussi intelligente, rusée et milliardaire soit-elle et un faisceau d'hommes d'exception totalement déterminés et entièrement dédiés à la reconstruction raciale, politique, économique et sociale de leur pays.

(xi) Le prémillénarisme est une doctrine selon laquelle le Christ reviendra avant le Millénaire, c'est-à-dire avant son règne de mille ans sur Terre.

(xii) Ephraim Radner, « New World Order, Old World Anti-Semitism ». In Christian Century, n° 112, 13-20 septembre 1995, [p. 844-9].

(xii) G. Edward Griffin, *The Creature from Jekyll Island: A Second Look at the Federal Reserve*, American Media, 2002, deuxième de couverture.

(xiii) Voir, pour un résumé de « The Babylonian Woe »,

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelanors-la-richesse-et-les-femmes/>.

(xiv) *The Nazi Bell, and the Discarded Theory* (Adventures Unlimited Press, 2008) et *Nazi International: The Nazis' Postwar Plan to Control Finance, Conflict, Physics and Space* (Adventures Unlimited Press, 2009) ont beaucoup contribué à la (re)naissance du mythe de la constitution d'une « Internationale nazie » après la Seconde Guerre mondiale, qui semble fasciner davantage les théoriciens du complot anglo-saxons que les conspirationnistes français, mais qui, au pays de Descartes, sous-tend et continue à sous-rendre la « diabolisation » des partis nationalistes petits-bourgeois dans les médias de masse.

Malgré tout et avec inconséquence, l'auteur reconnaît volontiers que, depuis que le pouvoir monétaire international, par la dette, a définitivement pris le contrôle des États

(<https://www.bloomberg.com/opinion/articles/2018-01-04/central-banks-rule-the-world> s'en fait l'écho. « To what extent banks rule the world ? » est même l'une des phrases types du précis de vocabulaire à destination à des étudiants de l'enseignement supérieur et des candidats aux concours d'entrée des grandes écoles édité par Armand Colin en 2015 sous le titre de « Tout l'anglais aux concours », p. 129), États à la tête desquels il avait préalablement parachuté ses sbires, qui, depuis deux ou trois décennies, ne se cachent même plus de travailler à l'établissement d'un « gouvernement mondial », un seul État a réellement lutté contre lui : l'Allemagne national-socialiste. Car Farrell oppose à juste les deux types de systèmes monétaires qui, depuis que le second s'est formé, « se sont affrontés tout au long de l'histoire » : « ... lorsque l'argent d'une nation représente un capital sur lequel sont dus des intérêts, il y a toujours un perdant, puisqu'il n'y a jamais assez d'argent en circulation pour rembourser les intérêts de la dette et donc une dette nationale ne peut jamais être remboursée, elle ne peut que croître. A l'inverse, lorsque l'argent d'une nation représente le reçu de biens et de services rendus et qu'il est émis sans intérêt par l'État, le chômage est réduit au chômage frictionnel et il n'y a ni capital de dette en soi, ni pénurie ». « Dans le premier système, le système de circulation de la monnaie est fermé et il y a jamais autant d'argent en circulation qu'il n'y a de dette et donc la pénurie est la règle,

car des réserves limitées d'argent se disputent des biens, des ressources et de l'énergie limités. Dans le second système, le système monétaire est ouvert et peut se développer à mesure que l'économie, dans laquelle l'argent est le reçu de biens et de services, se renforce. Pour ce qui est de l'analogie avec la physique, le premier système ne peut jamais fonctionner en surunité (« at over-unity »), alors que, dans le second système, il doit fonctionner ainsi » (« over-unity » signifie « (hypothétique) fonctionnement continu d'un dispositif mécanique isolé ou d'un autre système fermé sans source d'énergie de soutien » (<https://www.thefreedictionary.com/Over+unity>) ; « ce qui produit plus d'énergie qu'il n'en consomme » (voir <https://www.youtube.com/watch?v=PQMprS545Rc> ; au passage, la terme est également employé en philosophie dans le sens panthéïsant néoplatonicien de « principe premier, immanent à tout être (qui) reste en même temps au-dessus de tout être, transcendant au monde, comme l'Un simple » (Sergueï Nikolaevitch Boulgakov, La lumière sans déclin, traduit du russe et annoté par Constantin Andronikof, 1990, p. 110)).

Mais, si Farrell reconnaît que le pouvoir national-socialiste restaura le second système, il n'en déclare pas moins, avec l'incohérence abracadabante que nous signalions plus haut : « En nationalisant cette institution de création monétaire et de crédit après l'avoir arraché aux mains privées et secrètes entre lesquelles elle était tombée et en l'utilisant pour financer la physique alchimique qu'ils commençaient à développer en tant qu'ultime source d'énergie, [...] en tant qu'ultime puissance de destruction à l'échelle mondiale, les Nazis montrèrent qu'ils avaient compris la nature de la Pierre (philosophale). Ils avaient vu et bien compris le lien entre la physique alchimique et la finance alchimique. Et ils étaient prêts à l'utiliser à des fins extrêmement maléfiques. » Farrell, comme beaucoup, aura été traumatisé par les équivalents hollywoodiens de Nuit et Brouillard ou autre fiction poignante de cet acabit.

(xv) Joseph P. Farrell, Babylon's Banksters, p. 20. Voir Max Gunther, Wall Street and Witchcraft: An investigation into extreme and unusual investment techniques, Bernard Geis Associates, New York, 1971.

(xvi) Dominique Charpin, La vie méconnue des temples mésopotamiens, nouv. éd., Les Belles Lettres, Paris, 2017, consultable à l'adresse suivante : <http://books.openedition.org/lesbelleslettres/106>, p. 38-41, qui montre que, détail qui aurait certainement intéressé Michel Foucault, les temples, dans cette contrée, servaient également de tribunaux et de prisons ; voir aussi Rivkah Harris, 'Old Babylonian Temple Loans'. In Journal of Cuneiform Studies, vol. 14, n° 4, 1960 [p. 126-137] ; Joseph Blenkinsopp, Temple and Society in Achaemenid Judah, in P. R. Davies (éd.), Second Temple Studies. 1. Persian Period, Academic Press, Sheffield, 1991 [p. 22-53], p. 23 ; John W. Wright, plus catégorique, affirme ('Guarding the Gates: I Chronicles 26.1-19 and the Roles of the Gatekeepers in Chronicles'). In JSOT 48, 1990 [p. 69-81], p. 76) : « les temples dans l'antiquité fonctionnaient comme des banques et, pour filer la métaphore, les entrepôts des temples étaient des coffres de banque. »

(xvii) François Lenormant, Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques, t. 1, A. Levy Fils, Paris, 1868, p. 532-3.

(xviii) Kenneth D. Wann, Henry J. Warman et James K. Canfield, Man and his changing culture, Allyn and Bacon, 1967, p. 59)

(xix) Grazia Mirti, Guido Bonatti, précurseur de l'astrologie économique moderne, in Jean-Marc Pastré et Charles Ridoux (sous la dir.), *L'Astrologie. Hier et aujourd'hui*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 275.

(xx) Voir A. Bats et P. Tallet (éds.), *Les Céréales dans le monde antique*, Actes du colloque ‘Les céréales dans le Monde Antique’, organisé par Pierre Tallet et Adeline Bats Université Paris-Sorbonne 5–6 novembre 2015, Regards croisés sur les stratégies de gestion des cultures, de leur stockage et de leurs modes de consommation.

(xxi) François Lenormant, op. cit., p. 533.

(xxii) Auguste Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, Ernest Leroux, Paris, 1899, p. 2.

(xxiii) Caton défendait à son fermier de consulter les Chaldéens. « En 139 av. J.-C., le préteur pérégrin Cn. Cornelius Hispalus crut devoir intervenir. En vertu de son droit de juridiction sur les étrangers, il ordonna par édit aux Chaldéens de sortir de la ville et de l'Italie dans les dix jours, attendu que, au nom d'une fallacieuse interprétation des astres, ces gens jetaient par leurs mensonges, dans les esprits légers et incapables, un aveuglement lucratif » (Auguste Bouché-Leclercq, *L'Astrologie dans le monde romain*, Revue historique, t. 65, 1897, p. 3).

(xxiv) Ibid., p. 6.

(xxv) Paul Lacroix, *Sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, 2e éd., Firmin-Didot et Cie, 1877, p. 233 ; Matthieu-Maxime Gorce, *L'essor de la pensée au moyen âge*, Slatkine Reprints, Genève, 1978, p. 190 ; Mathias de Giraldo (R. P.), *Histoire curieuse et pittoresque des sorciers*, revue et augmentée par M. Fornari, B. Renault, Paris, 1846, p. 113 et sqq. ; voir aussi Anne Soprani, *Les rois et leurs astrologues*, MA Editions, 1987 et Catherine Daniel Brepols, *Les prophéties de Merlin et la culture politique*, XIIe-XVIe siècle, Brepolis, 2006.

(xxvi) Jean-Philippe Genet, Günther Lottes (sous la dir.), *L'Etat moderne et les élites XIIIe-XVIIIe siècles : apports et limites de la méthode prosopographique*, n° 36, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 429.

(xxvii) Pascale Maby, *Le Dossier des prophètes, voyants et astrologues*, Albin Michael, 1977.

(xxviii) Voir Sudhir Hazareesingh, *Ce pays qui aime les idées. Histoire d'une passion française*, Flammarion, 2015.

(xxix) Par exemple, la notice nécrologique que Le Matin publia le 12 avril 1884 sur le politicien, chimiste, pharmacien et Grand-Croix de la légion d'honneur Jean-Baptiste Dumas (1800-1884) indique que « dans toutes es fonctions qu'il a remplies, (il) protégea toujours la science et les savants, les jeunes surtout. C'était avec une bonté infinie qu'il les accueillait et avec un flair exceptionnel qu'il leur tirait parfois leur horoscope, lui qui avait deviné et soutenu seul Daguerre, ce chercheur qui passait pour un fou ».

(xxx) Allen McDuffee, Ronald Reagan actually used this San Francisco astrologist to make presidential decisions, <https://timeline.com/ronald-reagan-astrology-quigley-aa81632662d9>.

(xxxi) Alice Louise Slotsky, *The Bourse of Babylon: Market Quotations in the Astronomical Diaries of Babylonia*. UMI Dissertation Services, Michigan, 1997. L'astro-économie est particulièrement prisée en Inde et au Japon.

(xxxii) 'Financial astrology: can the stars affect stocks?',
<https://www.telegraph.co.uk/culture/culturenews/10481595/Financial-astrology-can-the-stars-affect-stocks.html>.

(xxxiii) John Navin, 'Interview With Legendary Technical Analyst Arch Crawford: Astrology And The Stock Market', 14 juillet 2018, <https://www.forbes.com/sites/johnnavin/2018/07/14/interview-with-legendary-technical-analyst-arch-crawford-astrology-and-the-stock-market/#5c84baa41343>.

(xxxiv) Simon van Zuylen-Wood, 'Is the Key to Beating the Market Written in the Stars ?, Henry Weingarten invests his clients' money by charting the movement of heavenly bodies', 27 juillet 2018, <https://www.bloomberg.com/news/features/2018-07-27/is-the-key-to-beating-the-market-written-in-the-stars>.

(xxxv) Joseph P. Farrell, *The Philosophers' Stone: Alchemy and the Secret Research for Exotic Matter*, Feral House, 2009, p. 337.

(xxxvi) Id., *Babylon's Banksters*, p. 19.

(xxxvii) Nicholas Campion, *A History of Western Astrology*, vol. II: The Medieval and Modern Worlds, Continuum Publishing Corporation, 2009, p. 64.

(xxxviii) Mervyn King, *The End of Alchemy: Money, Banking and the Future of the Global Economy*, Little, Brown, Londres, 2016. Le rapport d'analogie entre l'alchimie et la monnaie fiduciaire fut saisi par les historiens du XIXe siècle qui se penchèrent sur les relations entre Philippe d'Orléans et Law. « Sa banque, qui avait un plein succès, lui avait acquis la confiance publique, et il ne trouva dans le régent que trop de pente à suivre les procédés hardis de cette espèce d'alchimie qui allait changer le papier en or, et qui promettait en même temps de liquider les dettes de l'état, et d'en décupler les richesses » (*Œuvres complètes de Marmontel*, nouv. éd., t. 18. Régence Du Duc D'Orléans, Paris, 1819, p. 108) ; « Les formes de Law étaient attrayantes, sa physionomie belle ; il avait été présenté au régent par lord Stair, et ce prince avait trop besoin de conceptions hardies dans l'embarras de ses finances, pour ne pas accepter tout secours, même aventureux. D'ailleurs le duc d'Orléans avait une curiosité indicible en face des résultats imprévus ; il avait travaillé à l'alchimie et pénétré dans les mystères de la nature ; un homme qui promettait de l'or à pleines mains devait le séduire, et par le fait les résultats présentaient quelque chose de merveilleux. Law était une sorte de nécromancien dans ses idées d'association de banque et d'argent; on ne l'autorisa point encore officiellement, mais on le favorisa de toutes ses forces... » (c'est nous qui soulignons) (Jean-Baptiste Capefigue, *Philippe d'Orléans, régent de France [1715-1723]*, Charpentier, Paris, 1845, p. 101-2).

En ce qui concerne King, celle qui, sous le IIIe Reich aurait exercé, au mieux pour elle, au pire pour ses concitoyens, comme concierge et qui, aujourd'hui, gouverne et gère l'Allemagne pour le compte des

intérêts du Pouvoir Monétaire International, déclarait en public que « Le multiculturalisme est un échec, un échec absolu », tout en faisant importer des tonnes d'extra-Européens de couleur, non seulement en Allemagne, mais dans les autres pays de l'Europe de l'Ouest. King fait, sinon mieux, du moins aussi bien, dans son propre registre. Opposé à la monnaie fiduciaire, il dirige la Banque d'Angleterre. La « coïncidence des contraires » (<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/>) n'a pas de secrets pour les membres de la pseudo-élite. Naturellement, comme tout pompier pyromane, il a la solution au problème qu'il n'a pas créé, mais qu'il contribue à aggraver. « La clé pour mettre fin à l'alchimie, affirme-t-il dans son livre, est de s'assurer que les risques liés à l'argent et aux opérations bancaires soient correctement identifiés et supportés par ceux qui bénéficient des avantages de notre système financier » : autant demander à des gangsters professionnels de cesser d'accomplir des actes illégaux. Au moins nous épargne-t-il le couplet des prophètes de « l'apocalypse financière » sur le nécessaire retour à l'étalon-or, retour impossible pour la simple raison qu'il n'y a assez d'or disponible, ni dans les coffres des banques, ni dans la nature, pour servir de contrepartie à la quantité de plus en plus considérable de monnaie, métallique ou non, en circulation ; d'ailleurs, « under the gold exchange standard, 40 per cent of money supply was backed by gold ».« durant la période où l'étalon-or était en vigueur, [seul] 40% de la masse monétaire mondiale était garantie par l'or ») et, aujourd'hui, « total gold stocks represent only \$1 trillion or about 10 per cent of global reserves and a much smaller proportion of global money supply » (« le total des stocks d'or ne représente qu'un billion de dollars, soit environ 10% des réserves mondiales et une proportion beaucoup plus faible de la masse monétaire mondiale » (<https://www.bankofcanada.ca/2009/11/evolution-international-monetary-system/#footnote-11>)).

Deux phénomènes concomitants rendaient inévitable l'apparition de la monnaie fiduciaire : le développement du commerce, qui, non limité et canalisé par le pouvoir politique, implique à long terme la disparition de la seule politique économique viable : l'autarcie, condition en dehors de laquelle il n'est pas de souveraineté, nationale ou individuelle ; l'augmentation de la population et donc l'urbanisation (la vie de la femme qu'est l'homo oeconomicus n'a jamais autant tenu au fil du supermarché qui le maintient sous perfusion que depuis que sa « liberté » est exaltée lourdement dans les publicités pour voitures). Avec le développement hors de toute proportion des échanges commerciaux à l'échelle internationale et la multiplication pathologique et quasi exponentielle de la population mondiale, la monnaie dite électronique devenait la seule planche de salut des faux-monnayeurs.

(xxxix) Pour tâcher d'être aussi précis que possible, l'astrologie, telle que la pratique depuis des siècles la plupart des astrologues dans les pays dits occidentaux, fut inventée au IX^e siècle de notre ère par des astrologues originaires du Khorassan. Elle est dite « tropicale » ou « saisonnière ». Pour des raisons qu'explique sans aucun doute fort bien Patrice Bouriche, L'Histoire secrète de l'astrologie : A la source de tous les cultes, chez l'éd., 2014 ;id. L'Histoire secrète de l'astrologie : Révélations sur l'imposture du zodiaque .des saisons, chez l'éd., 2015), elle est considérée comme fausse et mensongère par les tenants de l'astrologie sidérale, qui est celle qui était pratiquée dans l'antiquité à Babylone, en Inde et, en général, en Asie (Otto Neugebauer et Henry Barlett Van Hoesen, Greek Horoscopes, American Philosophical Society, 1959). L'astrologie sidérale est enseignée également par le Talmud (Elkaïm-Sartre

Arlette, Aggadot du Talmud de Babylone, traduit de l'Hébreu, Editions Verdier, 2004, p. 316), de sorte que, la plupart des astrologues que consultaient les rois et princes ayant été d'origine juive, il est très probable que les prédictions dont ils « bénéficiaient » étaient conformes aux règles de l'astrologie babylonienne. Nous ignorons de quel type d'astrologie s'occupaient les astrologues des politiciens du XIXe et XXe siècles et s'occupent ceux des politicards du XXIe siècle. Quant à l'astro-économie, certains des nombreux ouvrages parus à ce sujet aux Etats-Unis au cours des dix dernières années (voir, par exemple, Larry Pasavento et Shane Smoleny, *A Trader's Guide to Financial Astrology: Forecasting Market Cycles Using Planetary and Lunar Movements*, Wiley, 2013) prennent en considération l'astrologie sidérale. Des softwares et des cours d'astrologie sidérale appliquée à la finance sont en vente en ligne.

(xl) Joseph P. Farrell, *Babylon's Banksters*, p. 20.

(xli) <http://www.wikistrike.com/2015/01/aux-sources-de-l-escroquerie-de-la-reserve-federale.html>, qui constitue un complément d'information à *The Secrets of the Federal Reserve*. S'agissant de « sources » dans le sens d' »origines », signalons *The History of Money*. (Crown Publishers, New York. 1997), dans lequel Jack Weatherford, l'auteur, montre que les Asiatiques et en particulier les Mongols jouèrent un rôle important dans la création du système de crédit ; voir aussi, du même auteur, *Genghis Khan and the Quest for God: How the World's Greatest Conqueror Gave Us Religious Freedom*, Viking, 2016 ; *The Secret History of the Mongol Queens: How the Daughters of Genghis Khan Rescued His Empire*, Crown Publishers, New York, 2010 ; *Genghis Khan and the Making of the Modern World*, Crown Publishers, New York, 2004.

Notes du chapitre

(277) Alexander Del Mar, *A History of Monetary Systems*, University Press of the Pacific, Honolulu, 2000, p. 66.

(278) Ibid., p. 21-2.

(279) Ibid., p. 87.

(280) Ibid., p. 89.

(281) Ibid., p. 80, 81.

(281bis) En écourtant la citation de Del Mar, l'auteur passe sous silence un fait très important : l'attribution d'un caractère sacré à l'or à Rome est immédiatement postérieur à l'époque des premières invasions gauloises (390 avant notre ère).

Une fois Rome délivrée, les Gaulois ayant levé le siège après avoir reçu le poids de mille livres d'or que leur avaient promis les Romains, voici les mesures qui, selon Tite-Live (V, 50), furent prises pour reconstruire la ville et rétablir la puissance romaine : « Avant toute chose, comme (Camille) était

observateur zélé des pratiques religieuses, il occupa le sénat des devoirs que l'on avait à remplir envers les dieux immortels, et fit rendre ce sénatus-consulte : « Tous les temples, parce que l'ennemi les a possédés, seront retracés, reconstruits, purifiés par l'expiation; et les duumvirs chercheront dans les livres saints les formules de ces cérémonies expiatoires. On admettra les Caerites au droit d'hospitalité en reconnaissance de ce qu'ils ont recueilli les objets du culte et les prêtres du peuple romain, et de ce que, par le bienfait de ce peuple, le culte des dieux immortels s'est continué sans interruption. On célébrera des jeux Capitolins, en reconnaissance de ce que Jupiter, très bon, très grand, a, dans un péril extrême, protégé sa demeure et la citadelle du peuple romain; et à cet effet, Marcus Furius, dictateur, établira un collège de prêtres choisis parmi ceux qui habitent au Capitole et dans la citadelle. » Une expiation fut également ordonnée en mémoire de cette voix qu'on avait entendue, avant la guerre gauloise, annoncer pendant la nuit les désastres de Rome, et qu'on n'avait pas écouteé; on décréta qu'un temple serait élevé dans la rue Neuve en l'honneur d'Aius Locutius. Comme l'or repris sur les Gaulois, et celui des temples qu'on avait transporté à la hâte dans une chapelle de Jupiter, ne pouvait, à cause de la confusion des souvenirs, être remis en sa première place, on le déclara tout entier sacré, et l'on décida qu'il serait déposé sous le trône de Jupiter. » Tite-Live revient plus loin (XXXIII, 5) sur cet épisode et nous donne des informations précieuses sur l'or à Rome : « A Rome il n'y eut pendant longtemps que très peu d'or. Le fait est qu'après la prise de la ville par les Gaulois, lorsqu'on traita de l'achat de la paix, on ne put ramasser que mille livres pesant d'or. Je n'ignore pas que sous le troisième consulat de Pompée il se perdit deux mille livres pesant d'or qui étaient dans le trône de Jupiter Capitolin, et qui y avaient été déposées par Camille ; d'où on a généralement inféré que la rançon de la ville avait été de la même somme. Mais cet excédant de mille livres provenait du butin fait sur les Gaulois, grossi de l'or dont ils avaient dépouillé les temples de la portion de Rome occupée par eux. On sait d'ailleurs que les Gaulois étaient dans l'usage de porter de l'or sur eux dans les combats, témoin l'histoire de Torquatus. Il est donc évident que ce qui fut pris sur les Gaulois et ce qu'ils avaient enlevé aux temples ne fit que doubler la somme de la rançon ; et c'est ce que l'augure entendait lorsqu'il répondit que Jupiter Capitolin avait rendu le double. Ajoutons en passant, puisqu'il est question d'anneaux, que l'officier préposé à la garde de Jupiter Capitolin ayant été arrêté brisa dans sa bouche le chaton de son anneau, et expira sur-le-champ, faisant disparaître le seul témoin du vol. Ainsi donc, l'an de Rome 364, lors de la prise de la ville, il s'y trouvait au plus deux mille livres d'or ; et cependant le cens y avait déjà compté cent cinquante-deux mille cinq cent soixante-treize têtes libres. Dans cette même Rome, trois cent sept ans plus tard, l'or que C. Marius le fils enleva du temple du Capitole incendié et des autres temples, et qu'il transporta à Préneste, montait à treize mille livres : c'est du moins la somme figurant sur l'inscription dans le triomphe de Sylla, qui rapporta à Rome cette dépouille, et de plus six mille livres d'argent. Le même Sylla avait la veille porté en triomphe quinze mille livres d'or et cent quinze mille livres d'argent, fruit de ses autres conquêtes. » De cette relation Del Mar fait le commentaire suivant : « A cette époque, selon Pline, la monnaie romaine était entièrement en bronze. Si c'est vrai, toutes les offrandes d'argent aux temples doivent avoir été en pièces de bronze. Si, en conférant un caractère sacerdotal à l'or, il s'agissait simplement d'empêcher le trésor ecclésiastique d'être violé, il est inexplicable que le même caractère sacré n'ait pas non plus été conféré à la monnaie de bronze. Il est beaucoup plus cohérent (...) de penser que les Romains (de l'époque où naquit cette légende) avaient appris à considérer tout or, sauf celui qui servait à la parure, comme sacré ; et que, en déclarant sacré l'or des bijoux fournis comme rançon par les femmes romaines, il s'agissait d'empêcher

qu'il serve à la parure. Cet or avait sauvé Rome, car, bien que, dit-on, il ne fût pas réellement payé aux Gaulois, le retard pris dans sa pesée donna à Camille le temps de secourir la citadelle assiégée et d'en chasser les barbares. Il n'y avait pas moins de raison de sacriliser l'or des bijoux, dont la pesée avait sauvé la ville, que les oies dont le caquetage avait contribué au même heureux événement. Cependant, il est possible qu'un caractère sacré n'ait été attaché à l'or que dans la mesure où il avait été consacré aux dieux » (A History of Monetary Systems, Charles H. Kerr & Compagny, 1895, p. 82-3. Cette de cette édition que sont extraits tous les passages de cet ouvrage de Del Mar cités dans les notes de l'éditeur incorporées ci-dessous).

A ces précisions nécessaires à une meilleure intelligence de la question il convient d'ajouter, au sujet de la prérogative de la frappe de la monnaie, que « le monopole exclusif de la monnaie d'or par le souverain-pontife remonte aux Achiménides de Perse, c'est-à-dire à Cyrus et Darius ; en fait, il remonte aux Brahmins de l'Inde. Les Grecs et les républiques romaines l'ignorèrent ; César l'établit » (*ibid.*, p. 70). En ce qui concerne la Grèce, cependant, « à côté de la souveraineté des cités et des rois, le droit de monnayage, ce privilège souverain, a été reconnu à un certain nombre de corps religieux et de temples, qui utilisaient pour la fabrication de monnaies une partie de leurs trésors et y trouvaient de nouveaux revenus » (*ibid.*, p. 82-3 ; voir, au sujet des temples et des corps religieux qui frappaient monnaie dans la Grèce antique, Charles Graux (sous la dir.), *Revue des revues et publications d'académies relatives à l'antiquité classique*, 2e année, 1877, p. 281.). A Rome, « en ce qui concerne la monnaie d'or, les faits sont simples et indiscutables. Jules César érigea la monnaie d'or en prérogative sacerdotale ; cette prérogative fut accordée au souverain et à ses successeurs, non pas en tant qu'empereurs, mais en tant que grands prêtres de Rome ; en jouirent tous les basileus, païens ou chrétiens, de l'empire romain d'Occident et d'Orient, de la conquête d'Alexandrie par Jules César jusqu'à la destruction de Constantinople sur ordre du pape ; les pièces portaient les effigies radieuses des Césars déifiés et certaines d'entre elles la légende « *Theos Sebostos*. » Quand le culte de l'empereur fut remplacé par le christianisme, elles portèrent l'effigie de Jésus-Christ » (*ibid.*, p. 74). Sous César, « le trésor impérial, qui était distingué du Trésor public et connu sous un autre nom, était organisé comme une institution sacrée ; son chef (...) était revêtu d'un titre sacré ; la frappe de monnaie d'or, placée sous sa administration, était comme une prérogative sacrée ; et les pièces elles-mêmes portaient des emblèmes et des légendes sacrés » (*ibid.*, p. 79).

Pour en revenir au droit de frapper monnaie en l'Orient, il semble que, dès une époque relativement reculée, les marchands eux-mêmes en jouissaient. « En Lydie il est probable que la frappe de monnaie n'était originairement pas un monopole royal : les marchands et les banquiers frappaient monnaie pour faciliter le commerce sur les marchés et les foires qui se tenaient à l'occasion des festivals religieux au VIIe siècle avant notre ère (...) En Chine, la pratique de marquer les lingots en circulation a persisté parmi les changeurs jusqu'à l'époque moderne. L'émission de monnaie de coquillage, de couteau et de pique fut d'abord privée. Plus tard, un système d'émissions publiques et privées parallèles fut adopté, la monnaie émise par l'État circulant à côté de celle émise au nom et sous la garantie de marchands et de guildes ; les émissions de monnaie privées devaient cependant toujours se conformer à certaines régulations étatiques relatives au poids et aux motifs des pièces. Sous réserve de ces régulations, les

émissions privées portant le nom et le symbole de l'émetteur étaient permises » (A.R. Burns, Money and Monetary Policy in Early Time, Routledge, 1996 [1re éd. 1926], p. 76-77).

(281ter) « Dans les anciens empires d'Égypte, de Babylone, d'Inde et de Chine, les temples et les palais représentaient des centres de production importants et devinrent rapidement les centres de stockage des céréales et des métaux précieux, généralement sous le contrôle des administrateurs du palais et du sacerdoce. Dès lors que les produits étaient donc acceptés dans les entrepôts centralisés, il aurait été naturel que les administrateurs du palais émissent une sorte de certificat de dépôt valant comme titre de créance. Il est probable que ces certificats des banques-temples étaient facilement acceptés comme paiements et pouvaient circuler comme une forme de monnaie (surévaluée) » (Robert A. Mundell, The Birth of Coinage, préparé pour publication dans Zagreb Journal of Economics, 1999, février 2002, p. 12-3). Il est à noter que, dans ces empires, « les activités commerciales et financières » étaient « fortement centralisées » (*ibid.*, p. 13).

(281quater) L'or, comme le montre Del Mar (*op. cit.*, p. 90) et comme nous l'avons nous-même rappelé plus haut, était considéré comme un matériau sacré en Inde bien avant de l'être à Rome.

(282) *Ibid.*, p. 80.

(283) *Ibid.*, p. 72.

(284) Le besant était une monnaie byzantine d'or ou d'argent.

(285) « Basileus », du grec « βασιλευς, » « roi ». Le titre officiel de l'empereur de Constantinople était βασιλευς Ρομαιων, « roi des Romains ». Dans les documents les plus anciens, le terme de « βασιλευς Ρομαιων » traduisait « Imperator Romanorum ». Si la pratique constitutionnelle impériale byzantine reconnaissait des « coempereurs », ou Césars (καυσηρ), le titre d'« empereur des Romains » était réservé exclusivement au souverain résidant à Constantinople. Voir, au sujet des incidences de ce fait peu remarqué sur l'interprétation des événements de l'histoire médiévale, Iōannēs S. Rōmanidēs, Franks, Romans, Feudalism, and Doctrine: An Interplay Between Theology and Society, Holy Cross Orthodox Press, 1981.

(285bis) Alexis IV (1182-1204), empereur de Byzance de 1203 à 1204.

(286) Alexander Del Mar, *op. cit.*, p. 72-3.

(287) *Ibid.*, p. 70.

(288) *Ibid.*, p. 75.

(289) *Ibid.*, p. 290. Voir Joseph P. Farrell, *The Philosophers' Stone*, Feral House, 2009, chap. I et II.

(290) Il n'y a pas de note 290 dans le texte [N. D. E.]

(291) Alexander Del Mar, *A History of Money in Ancient Countries from the Earliest Times to the Present*, Kessinger Publications [1re éd., George Bell and Sons, Londres, 1885] p. 133.

(292) Ibid., p. 131.

(293) Ibid., p. 131-2.

(294) Ibid., p. 138. L'affirmation de Del Mar selon laquelle les Égyptiens peuvent avoir été originaires d'Inde mérite quelques commentaires. Selon lui, les peuples aryens auraient migré en masse du sub-continent indien vers le Moyen-Orient et, plus tard, vers l'Europe. Mais la raison qu'il donne à ces migrations est très différente de celle qui est généralement avancée : « A une époque très reculée, des groupes d'hommes — des Lydiens, des Phrygiens, des Phéniciens, des Grecs et d'autres peuples aryens [les origines hispanico-juives de Del Mar expliqueraient-elles l'inexplicable, à savoir qu'il ait classé parmi les peuples aryens des peuples sémitiques comme les Phrygiens, les Phéniciens et les Lydiens ? [N. D. E.] — traversent dans toutes les directions les régions sauvages du continent européen à la recherche d'or, d'argent et de cuivre » (p. 126). Autrement dit, cette migration fut motivée par des considérations monétaires.

(295) Ibid., p. 138-9.

(296) Diodore de Sicile, III, 12.

(297) Alexander Del Mar, op. cit., p. 11-2.

(297bis) L'hypothèse est gratuite. Il n'y a pas le début d'une preuve d'accords bilatéraux entre les États dits occidentaux et les États dits orientaux en matière monétaire, comme, du reste, l'auteur lui-même le remarque plus bas.

(297ter) Farrell s'égare. L'hypothèse qu'il a émise précédemment à ce sujet est celle, non pas d'une entente en matière de politique monétaire entre les États dits occidentaux et les États dits orientaux, mais d'une collusion entre les « marchands de lingots » d'Occident et d'Orient, qui, soupçonnait-il raisonnablement, purent même, par le lobbying, être à l'origine des politiques monétaires opposées des États dits occidentaux et des États dits orientaux, dont ils tiraient profit. Le lobbying existait évidemment déjà dans l'antiquité, de la Chine (Sima Guan, Records of Zhou Dynasty: 资治通鉴 Zi Zhi Tong Jian, vol. 1-5, s.d., ebook ; Zhao Rui, The Reverse Classics ; Fan Jing 反经: A Strategy Reference Book for Emperors, s.d., ebook), où cette pratique faisait même l'objet d'écrits, à la Grèce (Sofie Remijsen, The End of Greek Athletics in Late Antiquity, Cambridge University Press, Cambridge, 2015, p. 242 et sqq.) et à la Rome impériale et chrétienne (voir Andrew Fear, José Fernández Urbiña et Mar Marcos Sanchez (éds.), The Role of the Bishop in Late Antiquity: Conflict and Compromise,, Bloomsbury, Londres, 2013).

(298) Alexander Del Mar, op. cit., p. 143.

(298bis) Aussi légitimes et intéressantes que soient les questions que pose ici l'auteur, on peut leur opposer que, comme, en Inde, l'or avait un caractère sacré et sacerdotal (Del Mar, A History of Money, p. 90), il aurait tout à fait naturel que ses gouvernements fabriquent de la monnaie en or et, les mines locales n'en produisant pas suffisamment, en importent. On ne ferait là que, en quelque sorte, déplacer le problème, qui reste de savoir pourquoi l'or en vint à être tenu comme un matériau sacré. Cui bono ?

Aux marchands de lingots et par conséquent aussi aux prêtres, qui opéraient « en symbiose » (Morris Silver, *Economic Structures of Antiquity*, Greenwood Press, Westport, CT et Londres, 1995, p. 19 ; voir, en particulier le chapitre « The Contribution of Temples to Economic Growth ») avec les classes marchandes.

(298ter) Dans l'astronomie indienne, les dieux sont conçus comme des « mesureurs du temps » et c'est aussi sous cet aspect que les Assyriens, en plus de les concevoir comme des créateurs, en vinrent à se représenter leurs dieux, une fois que, à la suite d'une longue suite d'observations transmises par une longue chaîne d'observateurs, ils eurent établi un lien entre les révolutions des corps célestes et la régularité des temps et des saisons (J. F. Hewitt, *The land of the Four Rivers. A Supplement forming Part III. of the Series of Notes on the Early History of Northern India. By J. F. Hewitt, M.R.A.S., late Commissioner of Chota Nagpur. With a Map. In Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain & Ireland, nouv. série, vol. 21, Londres, 1889*, p. 528)

(299) J'ai forgé le terme de « paléophysique » dans ma trilogie sur l'étoile de la mort de Gizeh pour désigner cette tentative d'étude des textes et des monuments anciens à la lumière de la science moderne. Cet examen est né de l'hypothèse qu'une Très Haute Civilisation avait existé avant les civilisations classiques d'Égypte, de Mésopotamie, de la vallée de l'Indus et de Chine, qui n'en étaient que les débris.

(299bis) Ils sont « anti-conformistes » dans la mesure où ils « examinent sérieusement les mythes anciens et tentent d'en reconstituer les fondements scientifiques ». Par ailleurs, ils ne remettent en cause aucun des dogmes de l'égyptologie ; ils ne font même, sans doute avec moins de mauvaise foi, mais avec autant de fantaisie, que les égyptologues du sérail, que creuser le vide abyssal sur lequel ceux-ci font de la lévitation. « Les datations de la civilisation égyptienne à des milliers d'années avant notre ère par les nouveaux égyptologues, comme Bauval ou Hancock, en utilisant la précession et de prétendues « ères du zodiaque » est sans valeur. Les textes égyptiens ne mentionnent jamais une telle façon de dater les événements, il s'agit d'une invention de ces auteurs modernes »

(<https://theognose.wordpress.com/2014/03/09/le-recentisme-en-francais/> ; voir, au sujet d'un monument qui, bâti, suivant la chronologie officielle, sous le règne de Khafre [2520-2494 avant notre ère], est aujourd'hui une des principales attractions touristiques de l'Égypte, https://www.youtube.com/watch?v=-kCodIN_Rp, à partir de 11:10 ainsi que <https://www.youtube.com/watch?v=-5tD9wNxr88> à partir de 08:50, dont l'argumentation, fondée sur un mémoire universitaire de Jean-François Aribaud, *Relations de Voyages en Egypte. XVIe-XVIIIe siècles : catalogue collectif de la Bibliothèque municipale de Lyon et de la Bibliothèque de l'Institut d'Egyptologie de l'Université de Lyon II*, Lyon, 1982, est résumée à <https://theognose.wordpress.com/2018/08/30/precisions>. En ce qui concerne le récentisme, l'effet incapacitant qu'il produit sur celui qui fait des recherches sur l'antiquité et le « Moyen Âge » se dissipera dès qu'il se posera la question de savoir pourquoi, si telle ou telle période a été inventée, elle l'a été de la manière qui est marquée dans les livres d'histoire et non d'une autre manière.

(300) J. Norman Lockyear, *The Dawn of Astronomy: A Study of the Temple Worship and Mythology of the Ancient Egyptians*, Dover Publications, Inc., Mineola, New York, 2006, p. 2.

(301) Voir Joseph P. Farrell, *The Cosmic War*, Feral House, 2013, p. 241.

(302) J. Norman Lockyear, op. cit., p. 330-1.

(302bis) Le résumé que l'auteur fait de l'« hypothèse de travail » de Lockyear n'étant pas d'une clarté à toute épreuve, nous avons édité ce paragraphe pour la présenter telle quelle.

(303) Ibid., p. 341.

(304) Richard C. Hoagland, *Hoagland's Mars*, vol. 2: *The United Nations Briefing* (UFO TV, coffret DVD), à 37:13-40:01 dans la présentation. Hoagland a fait cette remarque aux Nations-Unies en février 1992.

(305) J. Norman Lockyear, op. cit., p. 363.

(306) Ibid., p. 372.

(307) Ibid.

(308) Ibid.

(309) Ibid., p. 373.

(310) George Frederick Kunz, *The Curious Lore of Precious Stones*, Dover, 1971, p. 1.

(311) Ibid.

(312) Kunz s'appuie sur diverses sources, indiennes (p. 13-4), médiévales (p. 14-5), hermétiques (p. 16) et même patristiques (p. 16).

(313) Ibid., p. 1-2.

(314) Ibid., p. 2.

(315) Ibid., p. 6, 28.

(316) Ibid., p. 28.

(317) Ibid., p. 343.

(318) Ibid., p. 35.

(319) Joseph P. Farrell, op. cit., p. 204-33.

(320) George Frederick Kunz, op. cit., p. 7.

(321) Ibid., p. 72. En outre, Kunz note que les auteurs arabes et perses croyaient que les diamants pouvaient conférer l'invincibilité.

(322) Ibid., p. 52-3.

(322bis) L'auteur a omis de donner la référence de la citation : George Frederick Kunz, op. cit., p. 171.

(323) Ibid., p. 171-2, Ce commentaire de Crookes est plutôt intéressant au vue du fait que les archéologues se demandent depuis longtemps comment les anciens Égyptiens parvenaient à voir clair dans leurs temples. Si l'on accepte l'hypothèse qu'ils connaissaient et utilisaient l'électricité, ne peut-on pas aussi penser qu'ils avaient aussi découvert cette qualité des diamants ? Ou cela faisait-il partie des connaissances dont l'Égypte avait hérité ?

(324) Marcellin Berthelot, Collection des anciens alchimistes grecs, G. Steinheil, Paris, 1888, p. 336-8, 351-2. Cité in Ibid., p. 173-4.

(325) Ibid., p. 78.

(326) Cité in Joseph P. Farrell, op. cit., p. 204-32.

(327) Charles Fossey, La Magie Assyrienne, E. Leroux, Paris, 1902, p. 301. Cité in Kunz, op. cit., p. 230.

(328) Ibid., p. 231. Voir, en complément de l'ouvrage susmentionné de Kunz, Isidore The Magic and Science of Jewels and Stones (G. P. Putnam's Sons, New York et Londres, 1922), qui comprend, entre autres, les chapitres suivants : 'Étude des pierres précieuses dans les temps anciens' ; 'L'éphod du grand prêtre' ; 'Le pectoral du jugement' ; 'Interprétation du pectoral selon la philosophie antique' ; 'Les pierres du pectoral et du zodiaque' ; 'Les anciennes légendes' ; 'Les pierres des différentes mythologies' ; 'Les pierres et leur histoire' ; 'Les plus grands charmes dans le monde' ; 'Quelques diamants célèbres et merveilleux et leur histoire' ; 'Les pierres dans les pièces de Shakespeare' ; 'Formes, compositions, caractéristiques, classification zodiacale et lieux d'origine' ; 'Les pierres précieuses en heraldique, carrés magiques d'Abra Melin le Mage, influences des pierres précieuses de Charubel' [de son véritable nom John Thomas (1826–1908), mystique gallois], pierres précieuses des pays ; La loi inévitable de transmutation.

(329) Ibid., p. 275-6.

(330) Ibid., p. 277.

(331) Ibid., 277-8.

(332) Ibid., p. 309

(333) Ibid., p. 310.

(334) Ibid., p. 314. Kunz note aussi que le port d'un pectoral garni de 12 ornements est propre à Israël et à l'Égypte : « Il est probable que son origine soit à rechercher en Égypte. Un ornement de poitrine porté par le grand prêtre de Memphis sur un relief égyptien consiste en douze petites boules, ou croix, censées représenter des hiéroglyphes égyptiens. Comme il n'est pas possible de déterminer si ces figures ont été taillées dans des pierres précieuses, le seul lien certain avec l'ornement hébreu est leur nombre, ce qui suggère, sans toutefois le prouver, une origine commune. Les monuments montrent que le grand prêtre de Memphis portait cet ornement dès la quatrième dynastie, soit vers 4000 avant notre

ère (ibid., p. 282). Kunz (p. 280) note enfin qu'il est probable qu'un second pectoral fut fabriqué après la captivité babylonienne. Il est possible que les Juifs aient été associé les 12 pierres de l'éphod et les 12 tribus aux 12 signes zodiacaux sous l'influence des préoccupations des Babyloniens, qui associaient les pierres précieuses avec les corps célestes et leurs influences, pour l'astrologie.

(335) George Frederick Kunz, op. cit., p. 283-285.

(336) L'empereur Justinien, dont l'objectif était de rétablir le pouvoir romain sur Rome elle-même, aura probablement exigé des Vandales, par l'intermédiaire de son génial général Belisaire, qu'ils résituent tous les trésors dont ils s'étaient emparés à Rome.